

rites les plus aimables, et devisant ensemble sur la pureté du ciel ou le sens caché d'un très ancien poème.

Pékin n'avait point ressenti trop d'inquiétude en attendant, quelque part, vers Chang Sin Tien, un bruit de fusillade. Les habitants avaient appris que, dans l'occident lointain, une guerre terrible sévissait, faisant des milliers de victimes, à tel point que les puissances étrangères avaient engagé, à prix d'or, des coolies chinois pour remplacer les ouvriers disparus. La Chine portait secours au monde bruni Et les luttes entre deux généraux ne pouvaient paraître, aux Pékinois blasés, qu'un jeu de gladiateurs. La terre jaune produit tant et tant d'hommes qu'il est bon que, de temps à autre, un orage bref en élimine une partie et laisse aux autres la possibilité de mieux jouir de la vie.

Un nouveau président occupa à son tour les palais des lacs, tandis que Suen Tong, redevenu Pou Yi, retrouvait sa demeure ancestrale, ses jouets, ses livres, son précepteur, et son destin obscur. Il ne devait jouir que quelques années de cette tranquillité. Fong Kouo Tchang présida désormais le gouvernement républicain. Pauvre républicaine naissante, déjà secouée par les dissensions, dont le Sud se détachait de plus en plus, que des provinces lointaines, comme le Thibet, le Sinkiang, la Mongolie ignoraient, et à qui un voisin redoutable, le Japon, enhardi par

le conflit qui mettait à feu et à sang presque l'Europe entière, imposait des exigences brutales ! Du moins Fong Kouo Tchang eut-il l'heureuse idée — heureuse pour son pays — d'accepter les offres pressantes des grandes puissances et de déclarer la guerre à l'Allemagne. Les Pékinois étaient désormais les alliés de ceux qui, dix-sept ans auparavant, forçaient les portes de leur cité et vengeaient durement les crimes des Boxers !

Du coup, Pékin, capitale interalliée, loin, très loin des dangers, insouciant de raids des Zepelins ou des obus d'une Bertha surnaturelle, put librement manifester sa gaieté, et participer joyeusement aux fêtes de charité organisées par les innombrables sociétés bienfaisantes, où les représentants de toutes les nations unies contre l'Allemagne rivalisaient d'amitiés et de prévenances. Les portes du quartier diplomatique s'ouvrirent toutes grandes pour les frères d'armes jaunes. C'est de cette époque que date vraiment cette vie pékinoise qui réunit à l'hôtel, dans les légations, dans les dîners, les cocktails, jaunes et blancs, et qui met, dans les bras des Occidentaux, à l'appel d'un tango, des Chinoises parfumées. Vie pékinoise, je le répète, et je ne saurais trop montrer ce qu'elle a d'unique en invitant les voyageurs à la comparer à celle de Tokio, capitale voisine, cité jaune elle aussi. Si cette promiscuité, facilitée d'ailleurs par la pré-

sence de toute une génération nouvelle, hommes et femmes, instruite soit dans les écoles étrangères de Chine, soit dans les Universités d'Europe ou d'Amérique, nous a permis de mieux pénétrer le monde chinois, elle a aussi amené les esprits célestes à nous considérer peut-être de moins haut. Ce fut l'époque des premiers adultères mixtes — si je puis dire — des premiers amours entre deux races jusque-là séparées à un tel point que, vers la fin du XIX^e siècle, je crois, une Chinoise s'étant éprise — intellectuellement surtout — d'un étranger, son nom fut célèbre dans la Chine entière des lettrés !

Époque aussi où de jeunes étudiants revinrent dans leur pays natal, légitimement unis à des Européennes, dont certaines, par la suite, devaient jouer des rôles influents. La transformation de la Chine amène ainsi des révolutions même dans l'ordre sentimental.

**

La participation très lointaine de la Chine à la guerre mondiale devait lui valoir de très grands profits, qui se traduisirent par un abandon progressif de la tutelle imposée en 1900 et qui auraient peut-être abouti à un retour à une souveraineté totale si les « jeunes Chinois » n'avaient voulu franchir trop vite les étapes. Elle n'eut point l'avantage d'assurer une vie plus longue aux gouvernements et Pékin vit

faire et défaire de nombreux ministères, élire et renverser plusieurs présidents de la république jusqu'au jour, où, en 1928, des politiciens sudistes, farouches disciples de Sun Yat Sen, déposèrent de son titre la vieille cité.

Les hommes d'État ne pêchèrent point cependant par mauvaise volonté ni par incapacité : Su Ché Tchang, Toan Tsi Joei, Tsao Koum, ex-présidents, étaient connus par leurs mérites; anciens serviteurs de l'Empire, ralliés sincèrement au nouveau régime, ils avaient assez d'expérience et de prestige pour assurer une transition pacifique. Mais il n'est peut-être qu'au pays des sages que puisse sévir une ère de folie, qui, plus tard, servira d'exemple pour renforcer la morale éternelle. Il était admissible que les esprits violents du Sud — les Cantonnais sont les Méridionaux de la Chine — suivissent les conseils utopiques de Sun Yat Sen et des disciples du Kuo Min Tang. Les hommes du Nord, à la raison tempérée par les hivers gelés, eussent pu ramener dans le droit chemin des brebis égarrées. Les destins ne le voulurent point; et des généraux, hier encore ignorés et sans pouvoir, conscients seulement de la force de leurs armées, furent sans respect pour des vieillards qui, patiemment, durant de longues années, avaient appris la science dans les livres et gravitaient lentement les degrés de la hiérarchie intellectuelle.

Pékin devint l'enjeu des chefs militaires qui n'eurent d'autre objectif que d'y installer des gouvernements à leur solde, dévoués comme leurs propres soldats. Pékin, ville impériale, ville d'art, ville universitaire, devint une cité militariste. Les casernes du Palais d'Été, du Temple du Ciel, de Nan Yuan, s'emplirent de troupes; des avions survolèrent la ville, des machines de guerre nouvelles sillonnèrent les routes.

Il y eut même quelques combats, mais assez éloignés pour que, les portes fermées, la population pût se sentir à l'abri des fortunes changeantes de ses maîtres fugitifs. Toan Tsi Joei, Ou Pei Fou, dont le nom devait devenir célèbre, se partagèrent alternativement le pouvoir; mais un troisième général, Tchang Tso Lin, jadis brigand, puis chef de bandes, qui jusqu'en 1920 avait asservi la Mandchourie dont il était devenu le « roi sans couronne », allait entrer dans la danse et faire vivre à Pékin une des phases les plus mouvementées, mais aussi les plus brillantes, de son existence républicaine. Battu par Ou Pei Fou, Tchang Tso Lin chercha sa revanche ailleurs que sur le champ de bataille; un lieutenant de son rival, Feng Hu Siang, général chrétien, lui fournit l'occasion d'une victoire facile en changeant de camp. En 1924, Feng Hu Siang s'empare de Pékin, emprisonne Tsao Koun, le remplace par Toan Tsi Joei, et expulse

du palais le jeune Pou Yi qui se réfugie à Tientsin, dans la concession japonaise.

Le dernier descendant des empereurs a quitté la Ville Interdite, désormais sans lien vivant avec le passé, Pékin est vraiment devenue républicaine, avec un président qui n'est rien, deux généraux qui sont tout — dans quelques provinces — un gouvernement responsable des actes qu'on lui impose; toute une partie de la Chine obéit — vaguement — à un autre gouvernement qui se proclame seul représentatif de la volonté populaire; le reste du pays est soumis à des maîtres qui ne se soucient en aucune sorte de ce qui se passe en dehors de leur territoire. Quel ne dut pas être le secret plaisir de Fen Hu Siang, l'homme mystérieux qui, aujourd'hui encore, est une crainte constante pour ses amis et ses ennemis, quand il ordonna la fuite de l'ex-empereur! Ancien soldat de l'armée impériale, sans culture, doué d'une force physique herculéenne, lourd, hirsute, volontaire et retors, le général chrétien a osé à lui seul faire disparaître le dernier vestige du passé. Geste qui peut sembler étonnant à des Occidentaux, mais qui n'eût guère d'écho en Chine! L'esprit monarchique était bien mort, et, peut-être eût-il semblé plus noble à l'âme chinoise de conserver à la Ville Pourpre encore un peu du mystère vieillot qu'évoquaient les murs de sang et les toits d'or.

Chen Si et attendre des jours meilleurs. L'histoire chinoise devait le voir réapparître à plusieurs reprises et faire trembler d'effroi, de son rire paysan, les politiciens nationalistes.

Une valse nouvelle de présidents scella la nouvelle alliance; Toan Tsi Joie est chassé, Tsaou Kouon préside un gouvernement sans pouvoir, composé de fidèles des deux nouveaux alliés. Présidence éphémère, celle-là aussi; le sort de Pékin, en tant que ville parlementaire, n'est pas encore fixé. Ou Pei Fou, inquiet peut-être de la force impressionnante que représentait, à ses yeux habitués aux choses de l'ancien régime, l'armée de Mandchourie, habillée, équipée comme une troupe moderne, perplexe en présence de cet ancien chef de pirates, au visage souriant et aux regards infiniment mystérieux, se réfugia dans une province du Yang Tse. Tchchang Tso Lin devenait le seul maître de Pékin et sa puissance s'étendait des rives de l'Amour au delà de celles du Fleuve Jaune; il avait dans presque la moitié de la Chine des généraux prodigés par lui, comme lui d'origine aventureuse : Chang Chun Chang, le colosse fantasque, célèbre par son harem aux trente concubines, par ses largesses et ses cruautés aussi; Chou You Pou, qui, en 1924, faisait partie d'une bande qui arrêta un « train bleu » et rançonna de nombreux européens, Chou You Pou qui, après cet exploit moyenâgeux fut nommé général dans

IV

Pékin allait désormais devenir un merveilleux foyer d'intrigues où les ressources infinies de l'astuce chinoise devaient briller de tout leur éclat. Le gouvernement ne comptait plus; il ne vivait que par les généraux vainqueurs et pour eux. Trois hommes, tour à tour alliés ou ennemis, Tchchang Tso Lin, Ou Pei Fou, Feng Hu Siang, allaient par la ruse et par l'argent, beaucoup plus que par les armes, jouer le sort de la capitale. La ville n'en souffrit point, au contraire : les soldats, après une victoire facilement gagnée, se montrent généreux.

A l'alliance Tchchang Tso Lin, Fen Hu Siang contre Ou Pei Fou succède, vers la fin de 1925, une alliance Ou Pei Fou, Tchchang Tso Lin contre le général chrétien. Celui-ci, battu, car il est un des rares généraux à se servir réellement de son armée, s'en va, par les steppes de Mongolie, chercher un refuge dans les régions désertes du

l'armée régulière et que Tchang Tso Lin mit à la tête de la province du Chihli!

Point n'était besoin de président et Tso Koum s'en alla méditer dans une concession étrangère. Tchang Tso Lin était désormais le dictateur incontesté de la Chine du Nord, avec un gouvernement choisi par lui, qu'il sut composer d'ailleurs d'hommes éminents, et de par leur science chinoise et de par celle acquise dans les plus célèbres universités de l'Occident. L'élite de la Chine gouvernait, sous le contrôle de l'ancien paysan au bon sens solide. Les nations purent croire qu'une ère nouvelle s'ouvrirait et que ce « roi sans couronne » allait facilement maîtriser les politiciens du sud, qui avaient recherché l'appui de Moscou et, avec des phrases creuses et des troupes en haillons, osaient tenter la conquête du vieil empire.

Pékin connu, de 1926 à 1928, ses plus beaux jours depuis la chute du trône. La cour impériale avait certes vécu, et les mandarins et les princes; mais autour du général victorieux gravitait une foule de politiciens, de militaires, de savants, prompte à reconnaître l'autorité, établie et à jouer de la quietude retrouvée. La masse elle-même était acquise au nouveau maître; car il faut proclamer, dans cette Chine désunie, sans cesse en ébullition, le désir ardent du peuple de vivre tranquille, de pouvoir cultiver avec amour la vieille terre nourricière et rendre, aux

dieux, aux génies, aux morts, les hommages rituels. Aussi, les noms de ceux qui surent apaiser la tempête et faire régner une accalmie bien-faisante sont-ils honorés des humbles; Tchang Tso Lin fut un de ceux-là.

Il n'est pas jusqu'aux étrangers qui ne tinrent à prodiguer leurs prévenances à celui qui semblaient marqué pour un brillant destin. Ce paysan avait toutes les qualités d'un diplomate, auxquelles il savait allier ce talent très chinois d'être toujours aimable et de ne jamais dire non. Il avait su calmer les ambitions hâtives des voisins japonais, leur avait opposé les desirs commerciaux des Américains, avait souri à la France et à ses intellectuels, passé des commandes en Angleterre, renoué avec l'Allemagne des relations amicales; et, tandis que l'Europe s'ingéniait de voir, dans le Sud, le parti Koumintang marcher à la remorque de Moscou, il avait, avec l'assentiment des puissances, pénétré de force dans l'ambassade des Soviets, expulsé Karakhan et exécuté sommairement les Chinois suspects de communisme. Pékin, par lui, devenait une citadelle contre le danger rouge!

Ses partisans se mêlaient à la population européenne, avec, à leur tête, Chang Hsue Liang, le fils du maréchal, maréchal lui-même, joueur de tennis, joueur de bridge, hôte charmant. L'hôtel de Pékin connu les grosses recettes et les bals brillants. Dans le hall, sonnaient les

éperons des officiers de l'armée mandchoue équipés comme des gentlemen; les femmes chinoises se mêlèrent au monde, abandonnant leurs nattes et leurs sandales de soie pour les ondulacions permanentes et les souliers à talon haut. Leurs rires enfantins égayèrent les « cocktail-parties » et le goût du gin leur fit oublier vingt siècles de réclusion. L'une d'elles, colonel d'un régiment, sanglée dans un uniforme kaki et bottée, ou vêtue d'un smoking masculin, leur enseignait les pas du tango et ouvrait, à leurs yeux étonnés, des mondes nouveaux. Des Russes blancs, réfugiés dans la capitale, reprenaient espoir et dispersaient leurs derniers roubles en des fêtes fastueuses où des Cosaques du Caucase, descendants peut-être des guerriers de Gengiskan, buvaient la vodka avec les fils de ceux qu'avaient soumis leurs ancêtres.

Pékin vivait dans la joie, car l'esprit de la cité est l'image de son ciel; il n'est de beauté et de bonheur que dans une existence sans nuages.

**

Le charme de Pékin finit-il par endormir les énergies? L'orage qui grondait dans le Sud, après quelques brèves éclaircies, se rapprochait. Des généraux, que tout semblait devoir séparer, s'unissaient pour une grande campagne contre le Nord, dont Pékin devait être le but. C'est là

destin de l'ancienne capitale d'attirer les désirs vers elle. Tchang Tso Lin, trop confiant dans la valeur de ses troupes, trop confiant dans la fidélité de ceux qu'il avait comblés, et qui n'étaient que des hommes, ne s'aperçut que trop tard du danger. Franchissant le Fleuve Bleu, puis le Fleuve Jaune, quatre armées s'avancèrent à travers les riches plaines que l'été commençant couvrait d'or blond.

Un soir de juin, après des adieux très dignes, il s'en alla, alors que son armée avait déjà presque en entier évacué la ville, accompagné de sa concubine favorite. Au moment où son train atteignait Moukden, une bombe explosait et le vieux maréchal tombait, frappé par un destin mystérieux. Il est juste que Pékin garde une pensée fidèle à celui qui sut lui rendre son éclat et lui redonner la vie brillante dont elle est digne. Pays étrange, où les bons ouvriers disparaissent, avant que ne soit achevée la tâche!

**

Pékin, cinq jours durant, vécut comme une ville morte. Quelques régiments du Nord étaient demeurés, pour prévenir des troubles éventuels; la police, attentive, sillonnait la ville de patrouilles; à la nuit tombante, les lourdes portes grinçaient sur leurs gonds, et, sur la muraille, les silhouettes noires des guetteurs scrutaient.

taient l'ombre. Les riches habitants des faubourgs, abandonnant leurs yamens à la garde de leurs serviteurs, se réfugiaient dans les hôtels du centre; les coffres des banques étrangères s'emplissaient de dollars, de bijoux, de pierres précieuses. Une lourde inquiétude planait; le drapeau nordiste, aux cinq couleurs, avait disparu et, sur les toits des édifices, des hampes vides se dressaient vers le ciel, prêtes à recevoir un emblème ignoré. Dans le quartier diplomatique, circulaient des Chinois à la mine grave; les Européens doublaient les sentinelles. Les gares étaient vides de matériel, les routes coupées, la poste, le télégraphe ne fonctionnaient plus. Pékin n'était plus rien et n'était à personne, isolée dans le monde. Rome attendait les barbares!

Et puis, un jour, des troupes inconnues défilèrent par les vastes avenues : des soldats en haillons, pieds nus, mal armés, firent une entrée muette, sans fanfare, sans chants victorieux. La population crut rêver en voyant cette armée lamentable devant laquelle avaient retraité, sans combattre, les beaux soldats du Nord et les officiers chamarrés! Des hommes du Chanhsi d'abord, puis du Honan, puis des provinces du Yang Tse, puis des Cantonnais vinrent occuper les places vides. Fut-ce le prestige des ans, la crainte des vieilles pierres, les souvenirs qui se dressent à chaque pas dans la cité? L'occupa-

tion de Pékin par les armées victorieuses eut lieu sans bruit, sans meurtre, sans pillage. Le peuple poussa un long soupir d'aise, et sur les lèvres pékinoises, refleurit le sourire, tandis qu'aux fenêtres, sur les toits, flottaient les nouveaux étendards : rouges sang et, dans l'angle supérieur, un soleil blanc sur fond bleu.

tout! Chiang Kai Shek, chef tacite de la coalition! C'était un homme du Chékiang, de très modeste origine, dont le passé demeurerait obscur; disciple de Sun Yat Sen, le théoricien nua-geux qui n'avait jamais gagné l'esprit pondéré du Nord, il avait eu, avec Borodine, un diable rouge, des relations inquiétantes. Pei Chong Si, un Cantonnais, et qui plus est, musulman, dont les soldats parlaient une langue inconnue!

Quatre généraux dont l'autorité et la puissance semblaient égales, et qui obéissaient théoriquement à un gouvernement installé à Nankin, bourgade dont les Pékinois ne prononçaient le nom qu'avec mépris. A qui allait échoir la capitale des Leao, la glorieuse cité qui, dans ces jours torrides de juin, offrait aux rayons du soleil l'or, l'azur, l'émail vert de ses toits majestueux! Le premier acte des vainqueurs fut un sacrilège : la province du Chihli fut débaptisée et appelée Hopéï; quant au nom de Pékin, il fut rayé de la carte du monde et remplacé par celui de Peiping! Je crois que les grands événements de l'histoire ont souvent de petites causes. Pékin, humiliée dans son orgueil millénaire, n'a jamais pardonné au Kuomintang un affront immérité; cette injure a plus fait pour détacher la capitale des Nationalistes que toutes les réformes civiles, politiques, militaires qui ont suivi la venue du parti sudiste. Si Pékin est demeurée réactionnaire et rebelle à l'esprit nouveau, c'est que, dès

V

L'apparition du soleil kuomintang rendit Pékin à la vie, mais ne lui apporta, ni tout le calme souhaité, ni surtout la prospérité et la richesse sans lesquelles une capitale n'est qu'une cité provinciale. Le vieux maréchal, dictateur débonnaire et généreux, fut remplacé par quatre maîtres, appuyés chacun sur une armée, jusque-là alliés et qui, la proie tombée, commencèrent à faire entendre des paroles discordantes. Tous, sauf un, étaient à peu près inconnus des Pékinois : Yen Shi Shan, le toupan modèle du Chansi, dont on disait grand bien certes, représentait une province pauvre, où la terre est avare et le paysan économe, une province qui a fourni à la Chine ses plus fameux banquiers, dont la science cupide est une épouvante pour le Chinois insouciant. Feng Hu Siang, le géant hirsute, vêtu comme un coolie! Celui-là réappa- raissait, après un exil momentané, et chacun craignait une vengeance possible, les riches sur-

le premier contact avec ceux auxquels elle était prête à prodiguer ses sourires, elle a été blessée dans son amour-propre.

Cet été de 1928 fut triste; les vainqueurs ne se montrèrent point trop arrogants, mais ils châtèrent vite l'esprit traditionaliste de la cité. Sur les murs rouges du palais, des inscriptions en gros caractères vantèrent les mérites d'une religion politique nouvelle; aux carrefours, dans les jardins du Parc Central, du Pei Hai, où jusqu'ici venaient rêver les amoureux, les orateurs prêchèrent la haine de l'étranger, des riches, des Japonais, des impérialistes. Le bas peuple s'agitait, stimulé par des espoirs cachés, mais très matérialistes. De grandes boutiques de « curios » fermèrent leurs portes, et, dans Chien Men, les restaurateurs fameux et les plus belles des courtisanes attendirent vainement une clientèle fastueuse. Une vague inquiétude emplissait le cœur du Pékinois. En juillet, une manifestation monstre, mais sans beauté et sans gaieté, eut lieu à Pi Yun Tse, devant le cercueil de Sun Yat Sen, dans le but évident de montrer aux hommes du Nord qu'ils devaient désormais se soumettre aux Trois Principes édictés par le Maître défunt. Pékin n'aime guère les morts qui ressuscitent et l'apôtre Kuomintang n'avait été, de son vivant, considéré par les Sages que comme un vague rêveur, inhabile à jouir des plaisirs de la vie.

Puis, un jour, une nouvelle s'ébruita, qui consigna la ville : le gouvernement s'installait définitivement à Nankin ! Tous les ministères, tous les bureaux furent vidés peu à peu. Trente mille fonctionnaires durent ou s'isoler vers les rives du Yang Tse ou perdre leur situation; parmi eux, combien d'hôtes aimables des maisons de joie de Chien Men, combien d'amants perdus pour les jolies « sing song girls ! » Des étrangers eux-mêmes partirent avec les administrations des Douanes, de la Gabelle, des Postes ! La désolation gagna tout ce qui vivait du luxe des autres : commerçants, domestiques, mendiants ! L'hostilité contre le Sud ne devait que croître; Pékin, capitale déchue, mais non soumise, afficha un sourire désabusé, et les Pékinois, confiants dans leur destin, attendirent que le ciel leur fournît une revanche éclatante.

Pékin, où la lumière est reine, vécut quelque temps dans l'obscurité politique. A défaut d'empereur, de président de la République, de dictateur, il lui faut au moins un maître qu'elle craint ou vénère, mais qui lui donne un minimum d'éclat. Successivement, les quatre généraux qui s'étaient unis pour vaincre quittèrent la ville tant convoitée. Chang Kai Shek retourna à Nankin, pour affirmer dans la nouvelle capitale une autorité accrue par les succès et préparer les

voies de l'avenir. Il est peut-être un peu excessif d'avoir comparé l'ancien employé de banque, devenu officier, puis généralissime des armées nationalistes, à Mussolini et même à Mustapha Kemal; cependant, cet homme au masque dur a un tempérament de chef et, appuyé sur le prestige de la famille des « Sun », dont sa femme est l'emblème le plus charmant et aussi le plus ambitieux, il a su, contre vents et marées, diriger les affaires chinoises, avec un bonheur inégal, pendant plus de quatre années déjà. Mais il dédaigne Pékin, par crainte sans doute de l'esprit qui y règne et qui dépasse sa mentalité que n'ont point formée les vieux maîtres; protégé par l'ombre de Sun Yat Sen dont il ramena la dépouille dans un site plus révolutionnaire, il reste sur les bords du Yang Tse, absorbé dans la tâche impossible de commander à la Chine entière.

Feng Hu Siang eût aimé demeurer à Pékin, où il avait été maître quelque temps, malgré la présence d'un président impuissant. Il se souvient avec une joie féroce de l'expulsion définitive du dernier descendant des empereurs mandchous et il ne lui eût point déplu d'installer, dans les palais impériaux, sa tente, qu'on dit spartiate, et, dans les temples, son armée, que, pour son plus grand profit, les méthodistes américains firent chrétienne par le baptême.

Feng est le plus mystérieux et le plus madré

des généraux chinois; c'est une force qu'il convient d'éloigner des foules, car il sait les mener. Quelle est son ambition? On l'ignore et on la craint; il suffit qu'il émette un désir pour que l'horizon devienne menaçant et ses alliés — qu'il appelait frères — n'ont qu'un but : le maintenir dans une retraite lointaine. Il n'eut point Pékin et, par là, cet accès à la mer qu'il a toujours recherché; en maugréant, il alla passer quelques mois à Nankin, y montra ce qu'est un homme de guerre, puis revint parmi ses troupes dont la destinée est d'errer dans les provinces désertes voisines des sables du Gobi et de se battre, en vain jusqu'ici, pour atteindre les terres fertiles où la vie est généreuse. Singulière figure que ce chef géant, qui seul a une armée de guerriers, braves à ce point que, au cours de la campagne de 1930, ayant épuisé leurs munitions, ils faisaient, la nuit, de fantastiques charges à la baïonnette, nus des pieds à la tête, pour ne point laisser à l'ennemi les quelques hardes qui composaient leur habillement et leur équipement.

Pei Chong Si, Cantonnais et musulman, homme jeune, lettré, bien pris dans un uniforme occidental, eût pu gagner la confiance des Pékinois, malgré sa qualité d'homme du Sud, si, orateur fécond, il n'avait tenu aux foules populaires des discours révolutionnaires qui dépassaient sa pensée, mais qui inquiétaient les esprits conser-

vateurs du Nord. Il ne se sentait d'ailleurs guère à l'aise, égaré avec son armée dans les plaines du Chihli; il fut le seul à vouloir, dans un but assez vague, achever la victoire et à lui échoir l'honneur de disperser à jamais les bandes de Chang Choung Chang et de Chou You Pou, campées en désordre en deçà de la Grande Muraille. Puis, comme l'hiver approchait, tremblant de perdre une armée qui n'avait, pour se protéger contre le vent jaune et les neiges, que des cha-peaux de paille et des sandales de toile, il émigra à son tour vers les régions plus tempérées du Yang Tse où il devait fomenter, contre son allié Chang Kai Skek, des rebellions sans cesse renouvelées.

Il ne restait que le toupain du Chansi Yen Shi Shan, nommé commandant des garnisons de Pékin et Tientsin, mais dont l'autorité ne s'exerçait que sous le contrôle des représentants du parti Kuomintang, et qui avait auprès de lui un maire au nom ignoré, créature de Feng. L'honneur réduit qui échoit à celui qu'on avait surnommé à juste titre « gouverneur modèle » ne le combla point d'aise; ce très sage disciple des anciens, très attaché aux traditions séculaires, n'était entré dans la coalition que pour épargner à sa province les horreurs d'une guerre civile. Son rêve eût été de vivre, paisible, dans son Yamen de Tayuanfou, modeste et accueillant, où dans un arbre antique et gigantesque

nichent les cornelles, talismans de la demeure. Moins de deux mois après la prise de Pékin, il retournerait au Chansi et ne revint dans l'expédition que pour de brèves apparitions, bien que le gouvernement de Nankin l'eût successivement promu, au hasard des fluctuations des partis, ministre de l'intérieur, puis vice-généralissime. Pas plus que la Ville interdite, les rives du Yang-Tse ne tentèrent Yen Shi Shan, et ce n'est que poussé par des événements qu'il n'avait point provoqués qu'il devait, plus tard, sortir de sa retraite pour jouer un rôle aussi périlleux que momentané.

Ainsi Pékin allait vivre, pendant plus de dix-huit mois, une existence de ville provinciale que fuyaient les maîtres de l'heure. Seule la présence du corps diplomatique lui conservait un peu de « face », et jamais peut-être les diplomates étrangers ne furent l'objet d'attentions aussi marquées de la part des Pékinois qui mettaient en eux une grande partie de leurs espérances. Du moins connaît-elle une paix d'autant plus appréciée que presque toute la Chine au Sud du Fleuve Jaune était en état constant de guerre ou de révolution; à Canton, généraux et politiciens refusaient d'obéir à Nankin ou se défendaient contre les attaques de leurs voisins du Koangsi; dans les provinces du moyen Yang Tsé des bandes rouges rançonnaient le pays et opprimaient, aux armées régulières, des hom-

mes décidés à défendre leur vie et leur butin; dans le Honan, Feng Hu Siang cherchait à rallier tous les ennemis de ses anciens alliés; dans les provinces lointaines du Setchouen, du Sinking, du Yunnan, des généraux indociles imposaient de lourds tributs aux populations.

Mais la tranquillité n'est qu'une fraction du bonheur total; il manquait à Pékin de la joie, et ces plaisirs pour lesquels l'or a été donné par les dieux. La vieille cité connut la pauvreté et les privations, car les officiers, les soldats, les fonctionnaires de Yen Shi Shan, qui peu à peu avaient éliminé les gens du Sud, sont proverbiallement économes et le maréchal entretenait cette qualité, fort peu pékinoise, en retenant une partie des traitements de ses subordonnés dans leur province natale. Pékin eut des routes bien entretenues, une police parfaite; mais craint-on les cahots quand on n'a pas de voiture et les voleurs quand on n'a plus d'argent? Ce fut le temps où les recettes de l'Hôtel de Pékin baissèrent de manière inquiétante pour les actionnaires; dans le hall trop vaste, l'orchestre philippin jouait des tangos devant des tables vides; des « sing song girls » rallièrent Suchow, des marchands de curios expédièrent leurs trésors à Shanghai; au Péking-Club même, le tarif du bridge baissa de moitié!

Il fallait un dérivatif, car il n'est point dans la nature des disciples de Confucius de s'aban-

donner aux lamentations stériles; le péché mignon des Pékinois, l'intrigue, apporta une consolation précieuse et l'oubli des misères présentes. La ville devint le refuge de tous les mécontents et de tous les ambitieux qu'avait déçus la victoire des sudistes. Des complots se tramèrent, qui réunirent des hommes aux tendances les plus diverses, tandis que dans les provinces centrales des rebelles essayaient de secouer le joug de Nankin, toujours en péril, mais toujours capitale de la Chine. Les agences de nouvelles purent lancer les informations les plus contradictoires; les journaux locaux ne surent plus très bien quel chef soutenir et reçurent des fonds de partis opposés. Le quartier diplomatique eut la visite de tous les politiciens en quête d'emploi, les diplomates retrouvèrent le sourire mystérieux qui indique qu'ils savent mais qu'ils doivent se taire.

En l'été de 1929, trois grands chefs se réunirent à Pékin; Chang Kai Shek, Yen Shi Shan, Chang Hsuné Liang, deux alliés de l'année précédente, dont l'union allait s'affaiblissant, un ennemi d'hier, peut-être l'associé de demain. Au moment où les Russes commençaient à masser leurs troupes à la frontière sibérienne, on put voir le chef du gouvernement de Nankin dîner, sur le roof de l'hôtel, avec le représentant de l'agence soviétique Tass.

Mme Chang Kai Shek elle-même daigna venir

gratifier les Pékinois de son sourire républicain. Mme Chang Hsue Liang la suivit à quelque intervalle. Les conversations particulières entre chefs rivaux ne sont point l'indice habituel d'une ère de paix prolongée; des inquiétudes diverses obscurcissaient l'avenir proche, menaces de guerre étrangère dans le Nord, de guerre civile dans le Centre. Qu'importe! Pékin renaissait à la vie tumultueuse; les recettes du palace montèrent brusquement!

**

L'hiver est en Chine l'époque la plus favorable aux combinaisons politiques. La guerre entre partis ennemis est une nécessité acceptée mais qui comporte une trêve, voulue par la nature et qui est devenue une règle. En attendant le printemps de 1930, ce printemps chinois, qui, dès son premier sourire, chasse neiges et glaces et fait éclater les floraisons, Pékin connut l'agitation des grands jours. Tous les représentants des chefs qui avaient à se plaindre de Nankin, et plus particulièrement de Chang Kai Shek, s'y donnèrent rendez-vous. Une coalition burlesque se forma, qui comprenait tous les généraux hostiles ou dictateurs, Pei Chong Si et ses amis du Koangsi, Feng Hu Siang et ses chefs « gris », des gloires oubliées tel Ou Pei Fou, maréchal sans argent et sans armée, et des politiciens aux idées

contraires, les purs du Kuomintang, Wang Ching Wei, Cheng Kung Po, dont les théories semblaient jadis dictées par Moscou, d'anciens membres du gouvernement de Chang Tso Lin, des théoriciens aux opinions libérales qui avaient fondé le groupe des « Collines de l'Ouest ». Des mois se passèrent en conciliabules d'autant plus longs et plus embrouillés que les chefs de la rébellion restaient dans l'ombre.

Des télégrammes s'échangèrent entre les rivaux non encore officiellement ennemis; parmi les louanges décernées, les Chinois subtils se plaisaient à discerner les épines blessantes.

Enfin Yen Shi Shan, à regret sans doute, prit en février 1930 le commandement des « armées alliées », avec, à ses côtés, deux vice-généralissimes, Feng Hu Siang, ami redoutable, et Li Tsong Jen, dont les forces éparées au Koangsi ne pouvaient constituer qu'un appui moral. Comme le vent glacial du Nord soufflait encore avec violence sur les plaines gelées du Chihhi, la guerre ne fut longtemps que verbale. Puis vint le dégel et, avec lentement, les armées du Nord et du Sud s'avancèrent à la rencontre l'une de l'autre. De chaque camp, partirent des télégrammes annonçant des victoires napoléoniennes, mais le résultat attendu ne se produisit point. Les conversations furent plus bruyantes que la poudre, et, déjà, chez les nordistes, des sons de cloche différents se firent entendre.

Pékin assistait, amusée, à cette révolution nouvelle qui lui rendait l'animation des jours heureux. Elle souhaitait un maître, et, après une longue attente, un gouvernement lui échut, enfin ! À côté du généralissime, Yen Shi Shan, dont elle admirait au moins la sagesse, elle vit arriver Wang Ching Wei, qu'elle considérait autrefois comme un dangereux corrupteur des foules mais qui lui apportait des promesses empreintes d'un libéralisme opportun. Pékin redevenait la capitale, sinon de toute la Chine, du moins de la partie de l'empire qui s'étend entre la grande Muraille et le Fleuve Jaune. Elle s'abandonna à la joie et ne fut même point troublée quand, un jour d'août, des avions venus du Sud profanèrent son ciel divin et jetèrent, dans les eaux des lacs, des bombes inoffensives.

L'allégresse des Pékinois fut de courte durée; une fois encore, la guerre ne fut point gagnée sur les champs de bataille. Malgré quelques succès importants, les nationalistes ne vinrent point occuper la ville; il semble bien que l'ombre des empereurs frappe d'épouvante ceux qui prétendent incarner la vraie Chine nouvelle. Dans la lutte engagée, Nankin avait gagné la belle en s'assurant, par des moyens qui ne sont point en usage dans nos chancelleries, le concours d'une fierce puissance, jusque-là neutre : Chang Hsué Liang. Les troupes de Yen Shi Shan quittèrent la capitale éphémère, avec la même

discretion qui avait marqué leur entrée deux ans plus tôt; celles de Feng Hu Siang, qui ne pouvaient plus opposer que leur courage aux « divisions modèles » de Chang Kai Shek, regagnèrent, sans pain, sans munitions, leurs montagnes arides; le gouvernement de Wang Ching Wei, institué après des mois de palabres, s'effondra en quelques heures. Par un retour des choses d'ici-bas auquel est habituée cette terre des philosophes, le fils de Chang Tso Lin, dictateur nordiste, et son armée, chassée jadis par Nankin, vinrent apporter à Pékin leur appui, leur argent, leur souveraineté bienveillante et prodigue.

Ce renversement d'alliances n'était point pour étonner les Pékinois, mais, après avoir craint l'arrivée des hommes du Sud, contre qui leur rancune tenace ne s'était point effacée, il leur plut de revoir les beaux officiers de Moukden. Dès lors, les souvenirs amers s'effacèrent peu à peu; Chien Men illumina, et, le soir, dans les hutungs où chantent les violons des aveugles, des files de limousines attestèrent que la joie renaissait et que les jolies filles de Suchow étaient revenues.

La cité majestueuse n'a certes point retrouvé toute sa splendeur, j'entends par là la vie brillante qui fit son charme vanté par les poètes, mais le sourire a fleuri sur les lèvres de ses habitants. Si Nankin demeure la capitale offi-

cielle, sa rivale jouit d'une indépendance dont elle se satisfait. Chang Hsue Liang n'obtint que le titre militaire de vice-généralissime; il n'en apparut pas moins comme le maître, reconnu par le gouvernement, d'une immense partie de la Chine. L'espérance d'une période heureuse brillait dans le ciel. Il est sans doute écrit, hélas, que de longtemps, la République n'apportera point à Pékin ce calme reposant auquel convie cependant la campagne qui l'entoure. Après quelques mois de paix, l'orage grondait dans le Nord-Est et l'ennemi ancestral, le Japon, qui avait déjà arraché à la terre sacrée la Corée et Formose, imposait sa loi en Mandchourie, en chassait l'administration de Chang Hsue Liang et installait, à Chang Chun, Pou Yi, l'ex-empereur enfant!

L'affront fut ressenti par la Chine entière, et bien plus que ne se l'imaginent ceux qui ne connaissent point l'amour du Chinois pour sa terre; car il n'est qu'une Chine, désunie certes, mais malgré les ambitions de chefs jaloux, le rêve est toujours pareil de réunir sous une seule loi tous les vrais fils de Han, tous ceux qui, dans l'écriture millénaire, ont puisé les mêmes règles de vie. Pékin connut une douleur plus forte, augmentée d'une blessure d'amour-propre, celle de sentir son impuissance en face de l'ennemi à qui elle ne peut opposer que son mépris et son inertie patiente. Peut-être cependant eût-elle quelque satisfaction, car son génie se mêle

d'ironie, quand la vague déferla sur le sud et que la ville des Tai-Ping fut menacée et troublée au point que les ministres s'enfuirent quelque temps à Sian Fu, autre lieu mort.

La résistance que le Japon rencontra à Shanchai et qui sauva, quelque temps du moins, l'honneur militaire de la Chine, fit luire l'espoir d'un apaisement dans le Nord. Espoir trop bref! Peu à peu l'armée nippone accentua sa menace sur Pékin; au début de 1933, le Jehol fut envahi, la Grande Muraille franchie. Cette fois, les Pékinois prirent peur; la foule gronda; l'opinion publique, par la voix des étudiants, clama son indignation en présence de l'apathie de Chang Hsue Liang, jadis honoré à l'égal d'un souverain. Le fils de Chang Tso Lin dut partir, sans gloire, et aller attendre en Europe l'oubli de ses défaites. Un général, puis un politicien vinrent, de Nankin, tenter de remédier à une situation critique pour l'ancienne capitale et d'arrêter l'invasion.

Pékin ne protesta point contre la venue d'hommes du Sud, mais sa crainte de voir les soldats japonais franchir les portes millénaires demeurait. Des avions ennemis sillonnaient son ciel bleu; en hâte on enleva les trésors du Palais; des familles riches s'enfuirent. La consternation blémissait les visages des vieux lettrés qui assis-taient, impuissants, à une nouvelle déchéance de la ville impériale. L'armée chinoise se rapprochait de la Cité, pressée lentement par l'ennemi

victorieux. Allait-on connaître à nouveau la honte de 1900? Déjà des traitres, abrités dans le quartier des légations, projetaient une alliance avec le Japon et la création d'un Hopeikouo analogue à l'état esclave de Mandchourie. Pékin allait-elle mourir?

Ce furent les hommes du Sud qui trouvèrent la voie du salut; le 31 mai, un armistice fut signé à Tongkou; peu après, les armées nippones repassèrent la Grande Muraille. Pékin offrit des présents au dieu des armées et peut-être le danger couru, apaisé mais non pas écarté pour toujours, sera-t-il favorable à l'union de tous ceux qui aiment leur pays, mais qu'un individualisme meurtrier dresse trop souvent les uns contre les autres.

Pékin reste offerte à notre admiration, malgré toutes les vicissitudes qu'elle a subies depuis vingt années; et c'est grande joie pour l'esprit et les yeux. Elle a gardé l'amour des lettrés et de ceux qu'anime l'esprit chinois, vrai protecteur de la race. Le corps diplomatique ne l'a point abandonnée; le quartier qui l'abrite, citadelle enclose dans ses murs gris, est toujours le havre béni où les sages peuvent, avec un plaisir visible, commenter les maladresses de ceux qui les dépossédèrent de leurs privilèges, mais non de leur clairvoyance. Depuis que le Japon s'est installé à ses portes, Pékin est la sentinelle avancée de la Chine; ses armes ne valent rien contre les en-

vahisseurs, mais elle a conservé ce prestige moral, je pourrais dire divin, que lui confèrent des siècles d'histoire, d'art, de poésie, de beauté. C'est encore Pékin qui demeure le cœur de la Chine pour tous ceux qui ont foi dans la vitalité de leur pays et dans une civilisation qui ne veut pas périr...

III

PÉKIN ET LA VIE DE L'ESPRIT

I

Il est un titre que les troubles incessants n'ont pas enlevé à Pékin : celui de capitale intellectuelle. Il semble même qu'en dépit de leur désir de faire disparaître du cerveau chinois toute trace de réaction contre les idées nouvelles, les plus farouches adeptes du Kuomintang n'aient point songé à en éloigner la jeunesse studieuse. C'est qu'il n'appartient pas aux politiciens de ruiner ce qui est éternel. Il est, dans l'histoire des civilisations, des noms qui brillent en lettres d'or dans le ciel intellectuel : Oxford, Cambridge, Heidelberg, Iéna, Florence, Salamancque et que n'illustre que l'enseignement des docteurs, Pékin

ajoute à sa gloire d'autres motifs, mais celui de conférer le titre de lettré lui reste. Et cependant, combien sont changés les rites qui ouvraient, aux jeunes étudiants, les portes de la vie et leur permettaient toutes les ambitions! Comme sous l'Empire, Pékin demeure la cité préférée et ses diplômés ont une valeur particulière.

L'université de Pékin est peut-être l'institution qui s'est le plus rapidement transformée depuis le début du siècle, tout en gardant une telle empreinte du passé, que ceux qu'elle a formés sont marqués à jamais, et, sans s'en douter eux-mêmes, deviennent les représentants les plus fidèles de l'esprit chinois. Ils continuent les maillons de la chaîne qui relie entre eux les élèves de Confucius et ceux des collèges aux méthodes occidentales.

Pékin, du point de vue universitaire, offre un curieux aspect international. A côté des universités spécifiquement chinoises, vivent des établissements dus soit à la munificence de mécènes, comme l'Institut Rockefeller, soit au prosélytisme des missionnaires, soit aux conventions passées avec les puissances qui intervinrent en 1900, lors de l'insurrection des Boxers, et où l'enseignement chinois va de pair avec l'étude des langues et civilisations étrangères. Trois civilisations s'affrontent, si l'on peut dire, et qui créeront peut-être un nouveau type de lettré qui, à toutes les finesses de son hérité, ajoutera les

apports d'une autre culture. Est-ce que l'amalgame sera parfait? Il est trop tôt encore pour répondre à question pareille, mais si l'on en juge par les qualités dont témoignent déjà quelques produits de ce mélange d'influences, dont certains ont une renommée mondiale, on peut espérer que l'esprit chinois, rajourni, revivifié par une sève nouvelle, s'élèvera bientôt dans la hiérarchie des valeurs spirituelles.

Il n'est peut-être pas de ville au monde qui puisse, comme Pékin, se faire un orgueil de ses écoles; on y compte soixante-dix collèges, une trentaine d'universités ou d'instituts privés, et trente mille étudiants; je ne parle point du nombre incalculable des élèves des écoles secondaires, normales ou primaires. C'est une chose ignorée de l'étranger que cette passion du Chinois pour la science, et plus d'un s'étonnerait de savoir que, dans un centre de plus d'un million d'individus, rares sont les coolies, les mendiants mêmes, incapables de déchiffrer une lettre en caractères. Que l'on pense à la masse des Occidentaux qui ne savent point faire un usage convenable de l'alphabet romain, qui compte vingt-six lettres! Dans les campagnes les plus lointaines, les enfants, dès le plus bas âge, dessinent, au pinceau, des arabesques compliquées et apprennent les quelques centaines de caractères qui leur permettront de lire la subtile pensée chinoise.

Parmi tous les foyers intellectuels de Pékin, il faut citer l'Université franco-chinoise. Elle compte quatre instituts à qui l'on a donné les noms d'Auguste Comte, de Lamarck, de Curie et de Voltaire. Je ne voudrais point être taxé d'irrévérence envers ces grands hommes qui sont, en des domaines divers, les joyaux de notre pensée. Mais je ne puis m'empêcher de trouver bizarre l'accouplement d'un mathématicien et d'un philosophe, d'un chimiste et de notre écrivain le plus ironiquement sceptique. Et surtout je ne sais comment associer à la mentalité chinoise des représentants des sciences pures et exactes ! Passe encore pour Voltaire, dont le sourire peut s'apparenter à la physionomie indulgente de l'homme du Nord ! Mais comment nos grands savants, dont la mémoire préside aux destinées de ces établissements, apprécieraient-ils les spéculations des jeunes étudiants qui mêlent, à leur amour certain de la science, une fantaisie purement chinoise et se complaisent davantage à démêler le sens d'un caractère qu'à résoudre une équation différentielle ? Ce n'est point que je veuille refuser aux Chinois le génie de la mathématique. Mais je doute fort que Lamarck eût compté parmi ce millier de jeunes gens de nombreux adeptes.

Si l'appellation éveille la critique, les maîtres de cette université n'en poursuivent pas moins, avec une admirable sollicitude, le but cherché,

qui est de développer parmi les élèves l'influence de la pensée, de la science et des traditions libérales de la France. Il est bon de dire aux Français de France les noms de ces intellectuels chinois, Tsai Yuan Pei, Li Yu Ying, Li Lin Yu, grâce à qui notre culture, dans un pays voué politiquement, commercialement, à l'influence anglo-saxonne, jouit d'un très haut prestige. Il fut un temps où la France avait, dans l'Est lointain, une place de choix ; alors les Jésuites enseignaient nos arts et Kien Loung faisait bâtir une réplique de Versailles ! Depuis le XIX^e siècle, la Chine a suscité les convoitises d'autres nations, plus rapprochées ou mieux adaptées : les États-Unis y ont découvert un marché propice ; le Japon, tard venu à la civilisation, a voulu regagner les siècles perdus ; la Russie des Tsars s'est avancée lentement, avec une persévérance déjà toute asiatique, vers les rives du Pacifique ; l'Angleterre, la vieille commerçante du vieux monde, a dû elle-même reculer devant ses jeunes rivaux. Que restait-il à la France dans une lutte où l'or devenait le facteur principal de la victoire ? Un renom intellectuel que propageaient nos missionnaires. La victoire de 1918 donna toutefois un état nouveau à notre nom, sans d'ailleurs influencer beaucoup sur le chiffre des échanges commerciaux. La langue française, malgré les efforts des missions, reculait rapidement devant l'anglaise, devenue vraiment l'idiome international de l'Ex-

trême-Orient. Grâce aux hommes dont j'ai cité les noms et à d'autres qui, révolutionnaires sous l'Empire, avaient vécu sous notre ciel, à une époque où les républicains d'Europe étaient rares, et étudié nos institutions, grâce à l'intelligence avivée de nos diplomates, et d'hommes d'Etat comme M. Painlevé, l'Université franco-chinoise fut fondée. Elle a, depuis la guerre, une filiale à Lyon, et chaque année s'augmente en Chine le nombre des intellectuels formés à notre école. La France est aujourd'hui le pays d'Europe qui reçoit le plus grand nombre d'étudiants chinois.

Je sais bien qu'à l'époque où nous vivons pareille suprématie compte peu; dans les graphiques remarquablement clairs que publie chaque année l'administration des Douanes Maritimes chinoises, à la page où s'inscrivent les chiffres des importations et exportations, on cherche vainement le segment de cercle qui représente la part de la France; notre chiffre d'affaires avec la Chine est compris dans la rubrique « pays divers » ! Il n'en reste pas moins que grâce aux efforts conjugués des lettrés des deux pays, l'influence de la France, pour peu économique qu'elle soit, a grandi considérablement au cours de ces dernières années. Il suffira de rappeler que, parmi les groupes politiques influents, il en est un qu'on nomme le « groupe des intellectuels » dont Tsai Yuan Pei et Li Yu Ying font partie, et qui, au moment des crises les plus sé-

rieuses qu'a subies le gouvernement de Nankin, a, en imposant ses décisions pondérées, sauvé la Chine d'un chaos fatal. Ainsi, au sein même du gouvernement, l'esprit clair de la France se fait entendre par la voix de ceux qui ont créé, entre les deux nations, des liens spirituels. Ceci est une chose à faire connaître, en ces temps où l'attitude du monde jaune est, pour la paix du monde, une inconnue mystérieuse.



Les étudiants chinois ont, plus que tous les autres, une jeunesse turbulente. Ils causent, à tous les gouvernements, quelle que soit l'orientation de la politique, des tracasseries sans nombre; les chahuts classiques ne sont pour eux que jeux d'enfants et manifestations anodines. Les grèves mêmes ne sont qu'un avertissement bénin. Leur fougue est telle qu'ils imposent la loi à leurs recteurs et certains d'entre eux-ci, bien qu'investis par Nankin des pouvoirs les plus réguliers, venus à Pékin pour y entrer en fonctions, du rent, par les voies les plus rapides, retourner à la gare de Chien Men et s'enfuir vers des cités moins universitaires. Les étudiants pékinois donnent le ton à l'insurrection et je crois bien que leurs camarades de Nankin dépassèrent les bornes, qui mirent à mal, certain jour, le ministre

des Affaires étrangères lui-même, diplômé d'Harvard cependant!

Est-ce leur jeunesse la seule cause de leur agitation? Je ne le crois point et je vois plutôt, dans cette inquiète adolescence, une autre conséquence du déséquilibre que connaît la Chine depuis la chute de l'Empire. Après une longue, mais cependant légère contrainte de l'esprit, la jeune Chine s'est lancée à l'assaut des connaissances humaines que son orgueil voulait absorber avec une avidité impatiente; la digestion s'est mal faite. La vitesse est une qualité qui s'accorde mal avec le génie chinois, et ce n'est pas en vain que les étudiants modernes ont voulu délaisser les vieux livres pour les formules d'un autre monde. En Chine moins que partout ailleurs il n'est possible de faire table rase de deux mille ans de civilisation. Les branches cueillies au hasard sur les arbres de science de l'étranger ne se sont point toutes greffées sur les vieux rameaux issus du sol natal. Il n'y a pas eu assimilation totale, mais fréquemment quelque chose de très vague qui s'apparentait au néant. Est-ce prétendre que les cultures chinoise et occidentale ne peuvent se marier? Certes non, je le répète, et des hommes comme Li Yu Ying, Wang Ching Wei sont les preuves des possibilités de l'avenir.

Puis-je le dire, sans offenser personne? Les étudiants qui prirent contact avec la civilisation latine ont gardé davantage leur personnalité et

chez eux la vieille morale confucéenne et les théories occidentales forment un harmonieux mélange. Il n'en est pas toujours ainsi de ceux qui, de retour du Nouveau Monde, ayant tout oublié et très peu appris, ont voulu imposer des lois sorties d'une imagination où la fantaisie tenait place d'expérience.

Faut-il se plaindre de l'état de choses actuel et de ces manifestations de la jeunesse des écoles qui ont tant effrayé les observateurs étrangers? Je ne le ferai point, dût-on m'accuser d'indulgence condamnable à l'égard d'une race pour qui j'ai plus que de l'estime. Il n'est point de révolution qui n'entraîne de désastres. Je trouve ceux qu'a subis la Chine de faible importance quand, à deux pas de Yenching University, dans la campagne pékinoise, je vois défilér, sur la frise du ciel, les caravanes des chameaux mongols. Tant de choses impérissables s'offrent aux yeux que les bruits de voix des étudiants en colère ne sont plus que des murmures qui se mêlent, dans la paix totale, au sifflement des pigeons qui tournoient. Et puis, même lorsque dans les rues de la ville défilent, portant des bannières aux caractères haineux, les élèves révoltés, sous les saules qui bordent les rives des lacs, des couples, étudiants et étudiantes, mêlent leurs rires et redissent l'éternelle chanson qui fait oublier les misères humaines.

La Chine d'aujourd'hui a augmenté sa jeu-

nesse intellectuelle d'un grand nombre d'étudiants qui ont apporté, à l'orientation nouvelle de leurs esprits, le même sérieux et une pondération plus grande que leurs camarades mâles. Je n'aime point l'uniforme dont certaines s'affublent et qui les rend presque aussi inélégantes que nos jeunes filles des maisons d'éducation de la Légion d'honneur, mais je crois que, peu à peu, elles auront, sur la jeune Chine en ébullition, une influence apaisante. Elles ont déjà, à Nankin, des sœurs aînées qui savent utiliser, au profit de leurs époux politiques, toute la diplomatie de leur grâce et les ressources puisées au contact des civilisations étrangères. Les étudiantes pékinoises ont un vaste avenir ouvert devant elles : les Chinois, qui sont des sages, sont naturellement des voluptueux; bacheliers, licenciés et doctresses me paraissent toutes justifiées pour donner à ceux qui ont charge des destinées de leur pays les conseils que prodiguaient jadis concubines ou épouses ignorantes.

II

Les Chinois ne sont peut-être pas très doués pour l'étude des sciences exactes; ils peuvent revendiquer cependant l'invention de la boussole et Pékin montre avec orgueil son bureau d'astronomie, le plus vieux du monde sans doute, puisqu'il remonte au XIII^e siècle. Les Jésuites en furent, au XVII^e siècle, les directeurs et j'imagine qu'ils durent parfois sentir leur conscience inquiète, car les empereurs, peu soucieux de connaître les formules qui régissent la révolution des mondes, leur demandaient surtout d'établir un calendrier officiel, où les jours fastes prédominaient. Aujourd'hui, sur la muraille de l'Est, les instruments de l'observatoire, vieux de deux siècles, s'offrent encore aux rayons du soleil. Le maître d'astronomie s'entoure en Chine de poésie et, malgré la science toute moderne que possèdent ceux qui de nos jours dirigent les offices de Pékin, Tsingtao, Nankin et autres lieux, je crois qu'ils passent toujours, aux yeux de leurs com-

patriotes, pour des êtres privilégiés, investis de pouvoirs occultes. Peut-être M. Kao Lu, qui fut ministre en France et l'un des mathématiciens chinois les plus renommés, revenu à son observatoire de Pékin, est-il quelquefois sollicité par des fils de défunts qui cherchent, pour le repos éternel des leurs, le lieu propice où les esprits malaisants ne s'aventureront pas et laisseront aux mânes toute la quiétude désirée.

Pékin, ville d'art, ville des lettrés, ville des sages, a vu son renom intellectuel grandir de par le monde depuis que, dans la campagne environnante, un savant canadien découvrit le « pekinois man » qui devait être le premier homme puisque le crâne exhumé de la terre jaune précéderait de loin ses collègues de Cannstadt, Cromagnon et Solutré. Je regrette que cette découverte historique n'ait pas davantage frappé l'esprit des foules et que l'Europe et l'Amérique, en proie déjà aux premières atteintes de la crise économique, n'y aient point accordé un intérêt sensationnel; en Chine même, me semble-t-il, les rivalités entre généraux d'alors empêchèrent l'opinion de tirer de cet événement tout le profit utile. Evidemment les plus éminents anthropologues, aussi bien le docteur Blake que le Père Teilhard du Chardin, n'en ont pas encore déduit des conclusions scientifiques absolues sur l'origine de l'homme. Mais qu'importe? En pareille matière, une erreur de quelques millions d'an-

nées est excusable et quel prestige aurait, à Genève, un délégué chinois à la Société des Nations, qui invoquerait les droits de la première race du monde, mère de toutes les autres!

Quel passé prodigieux la terre jaune gardelle ignoré en ses flancs? Je ne sais, n'étant ni géologue, ni anthropologiste. Mais je constate qu'elle attire les savants, et que sans l'attrait de congrès internationaux, Pékin voit chaque année des hommes de science, tels ceux déjà cités, l'un canadien, l'autre français, et Sven Hedin, Suédois, et Roy Andrews, Américain, et le Père Licent, Français encore, et d'autres que j'oublie. Tous y retrouvent des collègues chinois et, dans l'enceinte de la ville tartare, s'exerce une collaboration intellectuelle, ignorée mais étroite et confiante, entre les esprits les plus hauts de l'époque.

C'est tout cela qui échappe non seulement au grand public, mais à tous ces joyeux touristes qui, durant leur tour du monde en quelques mois, parcourent à allure vive les avenues modernes, visitent à la hâte les palais impériaux et n'emportent de Pékin que le souvenir d'une ville aux toits d'or, aux portiques de marbre, aux portes croulantes et où, dans le soleil, flamboie une poussière âcre. Souvenir auquel se mêle certes un peu de poésie, mais qui ne fait pas place à ce qui subsiste, dans les cerveaux d'aujourd'hui, de l'éternité de la race et de son génie.

Et qui connaîtrait les lettrés chinois, qui sont tous des poètes, car tout est poésie dans cette cité? Seuls ceux qui y vivent et y respirent jouissent pleinement des charmes qu'elle recèle. Comment d'ailleurs goûter les poèmes, dont les thèmes n'ont point changé, et qui ne sont que de brèves notations d'un sentiment, ou qu'une image d'un aspect de la nature? Peintres et poètes ont le même idéal et le même dessein : fixer avec des couleurs ou des caractères un instant de la vie éternelle, vie de l'âme ou vie de la matière. Tout est sujet à poésie : un moment de tristesse ou de joie, une pensée amoureuse, un souvenir, un rayon de lune sur les toits, le bruit de l'eau qui coule, la chute lente de la neige, le vent qui souffle en trombe, un enfant qui joue dans les hutungs, la pie qui chante dans l'arbre... Chaque être est si intimement mêlé à l'éther que son esprit ne dissocie pas sa vie propre de celle de l'univers qui l'entoure. Etat spirituel si loin de nos conceptions que, pour l'imaginer, il ne suffit point de penser à ceux des paysans de chez nous qui communient encore avec la terre créatrice; il faudrait revivre plutôt les cortèges du grand Pan et les fastes de l'âge d'or, où les bacchantes et les nymphes dansaient dans les clairières. Qu'on ne m'accuse point de vivre un rêve et de broser un décor enchanteur mais fantaisiste. A ceux qui doutent de cette merveilleuse faculté de l'esprit chinois de s'évader des contin-

gences de la vie banale et de se transporter dans une autre atmosphère, je citerai seulement deux exemples. Après des années de lutttes, au cours desquelles il essaya vainement de détruire les armées de ses rivaux et d'imposer à la Chine sa volonté redoutable, Feng Hu Siang, le plus tyranique peut-être des généraux, se retira dans les montagnes du Chansi et là, l'ancien soldat de l'armée impériale, presque illettré, se mit patiemment à l'étude des caractères; d'un pinceau malhabile, il tenta de reproduire les poèmes les plus pacifiques des sages ou de peindre, sur les soies légères, les fleurs des champs. Et Wang Ching Wei, révolutionnaire ardent, qui devait plus tard collaborer avec Boudine, enfermé dans la prison de Pékin, avant l'avènement de la République, chantait en vers les nuits automnales sur le Fleuve Bleu.

N'est-ce point un poète, au sens le plus vrai, que ce Chinois du peuple, qu'à chaque pas on rencontre dans les hutungs, et qui gravement chemine, attentif à ne point effaroucher l'oiseau captif qu'il porte dans une cage?

Poésie chinoise! En cette époque où les civilisations occidentales n'ont plus de poètes parce qu'elles en ont tué la source, qu'il me soit permis de penser avec gratitude à l'Orient! S'il est encore un peu d'idéal dans le cerveau des hommes, c'est là qu'il se réfugie et qu'on le retrouve, exprimé dans les chants des Hindous comme dans

les poèmes chinois. Instinct poétique tellement inné qu'il serait vain de chercher ici des écoles et que, depuis les strophes de Confucius, c'est le même souffle qui anime les lettrés de tous les âges.

**

L'art, la science, la poésie ont choisi Pékin comme capitale chinoise. La musique fit de même, puisque vient de s'y ouvrir le premier Conservatoire de la Chine entière. Ici, je confesserai mon impuissance; des musicographes très distingués ont fait des études savantes sur la musique asiatique; Debussy emprunta même à la gamme de cinq notes quelques tonalités. Je ne puis que me rappeler les plaintes gringantes des violons monocordes et cette cacophonie que distribuent, avec trop de générosité, les gongs, les cymbales, les triangles, et tous les instruments de l'orchestre qui accompagne les hauts faits des héros du théâtre.

Je conserve surtout, de ces représentations, le souvenir d'une salle enfumée, empuantie par des relents d'ail, et d'où je sortais assourdi. Mais si j'oublie les bruits et les odeurs, il me reste une image gaie, car c'est peut-être au théâtre que la foule, abandonnant sa réserve naturelle, se montre le mieux sous son véritable aspect qui, comme celui des personnages qu'elle acclame ou

qu'elle insulte, n'a pas changé depuis que la scène existe.

Analyser le théâtre chinois, ce serait entreprendre en même temps l'étude de la psychologie céleste. Je ne me lancerai point dans pareille aventure, et, pour m'en excuser, je dirai seulement que la plupart des pièces classiques demeurent obscures pour les lettrés les plus fins et que les acteurs se transmettent, de génération en génération, des tirades pour eux presque vides de sens; ils y ajoutent d'ailleurs les ressources de leur esprit inventif, sous la forme d'expressions très modernes et souvent fort plaisantes. Le texte devient ainsi un mélange invraisemblable de poésie très ancienne et de langage très vulgaire, qui donne une idée assez exacte de « l'à peu près », le « chapouto » bien connu des étrangers, caractéristique de la manière chinoise. A vrai dire, il suffit heureusement d'être quelque peu initié pour démêler parmi le fracas des instruments, les cris perçants, les chants aigus, le sens général de la pièce. Le théâtre a pour but de parler davantage aux yeux qu'à l'esprit, et il fait appel surtout à la pantomime, aux gestes et aux attitudes.

Tout y est conventionnel à l'extrême. La scène est nue, comme celle du théâtre antique; mais des artifices simples la transforment en un monde représenté. Par quelques enjambées faites avec effort, le comédien indique qu'il gravit

des montagnes, accomplit un long voyage, ou escalade les murailles d'une cité. Par des gestes appropriés, il se transporte sur un champ de bataille, dans un jardin enchanté, au ciel même. Armé d'une crinière de cheval ou d'un fouet, il se livrera à tous les ébats d'un escadron lancé à travers les plaines; avec un aviron en miniature, il traversera les mers sur une jonque imaginaire. Une bannière ornée d'un dragon figurera une armée, une chaise un sommet inaccessible. Ni Génier, ni Baty ne plairaient aux foules chinoises dont l'imagination suffit à élever, entre des personnages qui se touchent presque, des distances incalculables!

Les sujets des drames sont empruntés à l'histoire ancienne et à ses légendes; je devrais parler de mélodrames, car le rire y a toujours une part, tandis que ni l'effroi simulé par les acteurs, ni les crimes qu'ils perpétrent, ne font verser de larmes au public insensible à la douleur théâtrale. Aux exploits fameux qu'ont chantés les poètes et représentés les peintres, les morales et les religions ajoutent leurs leçons, et le théâtre, où les mots grossiers et les plaisanteries obscènes abondent, est le plus honnête de tous les spectacles. La piété filiale, la loyauté, l'obéissance y sont toujours glorifiées et punis les vices comme le sont les mauvais génies.

Il ne suffit point à l'esprit chinois de voir se terminer une pièce par la victoire du bien et la

condamnation du mal; la préoccupation morale est telle que la convention affecte aux acteurs, selon leur caractère, un accoutrement invariable. Les visages peints en rouge attestent la bravoure et la fidélité; le fard blanc décele la lâcheté et la trahison; le noir, l'impétuosité; l'or, l'argent, la nature divine. Des masques terrifiants sont les attributs des démons et des monstres.

Le personnage principal est l'héroïne, vierge ou épouse, que les méchants guettent et que sauvera le guerrier chevaleresque. Mais la scène est interdite aux femmes, et le rôle tenu par un homme. C'est là que s'affrontent les gloires du théâtre, comédiens illustres, jadis mis cependant à l'écart des honneurs, aujourd'hui fêtés par la République, tel Mei Lan Fang, que l'Amérique applaudit et qui, de retour à Pékin, reçut, en même temps que Douglas Fairbanks, les honnêtes dames de la cité et des plus jolies hôtesses des légations. Ce n'est point la moindre originalité de l'art dramatique que de voir évoluer ces hommes, qui ne sont pas toujours, jeunes, avec cette grâce modeste et souriante, ces mouvements des hanches et ce glissement léger qui donnent à leur personne quelque chose d'irréel. Acteurs grêles, merveilleusement grimés à ce point qu'ils incarnent la femme idéalement belle dont « les joues sont comme la fleur de l'amandier, les lèvres comme la pêche

veloutée, la taille comme la feuille du saule, les yeux brillants comme la crête des vagues dansant dans le soleil ».

Cette transformation est encore accentuée par la voix suraiguë avec laquelle est chanté le rôle, selon des rites infiniment compliqués, et sur un ton ultra-féminin peut-on dire. Même les actrices qui, aujourd'hui, s'essaient à remplacer leurs camarades mâles ne peuvent parvenir à les imiter qu'après de longues études.

Le théâtre ne connaît point nos genres, opéra, opéra-comique, tragédie, comédie. Des règles immuables en font un spectacle où se combinent harmonieusement le chant, le récitatif, la musique, la danse. Il ne fait nulle place à l'actualité, ni à la vie courante; il transporte l'auditoire dans un domaine imaginaire, d'où les soucis habituels sont bannis, et où des miracles étonnants éclatent à point pour montrer la toute-puissance des vertus éternelles. Il laisse les faits dans une atmosphère assez vague pour que chacun puisse les suivre à sa fantaisie, selon ses goûts particuliers. Rien n'y est précis que la musique, hélas! Elle supplée aux mystères du texte par des strophes discordantes qui accentuent les attitudes, évoquent les lieux que la mise en scène ne suggère pas, imitent les fracas des batailles ou des chevauchées éperdues. Elle est le complément indispensable du jeu de l'acteur qui ne vaut que par sa voix, adaptée à son rôle de vieillard,

de femme, de guerrier, de dieu, et par le costume qui remplace la couleur absente.

Le profane peut regarder une pièce chinoise; seul l'initié peut l'entendre et la voir, et par là je veux dire en jouer pleinement avec ses sens auxquels s'adresse vraiment l'auteur. Mais ce que l'étranger peut comprendre, c'est la représentation que donne la salle. Les réactions les plus diverses se manifestent à l'égard de la pièce; c'est que la trame est assez imprécise pour que chacun puisse en tirer des sensations personnelles, et même en concevoir la plus parfaite indifférence. C'est dans ce but sans doute que plusieurs drames, de six à dix, se succèdent sans interruption, pour satisfaire le plus grand nombre d'auditeurs. A côté de ceux-ci, ou graves ou secoués d'un gros rire, des groupes causent entre eux, mangent, fument, crachent, tournent le dos à la scène, s'interpellent d'un balcon à l'autre; des boys passent, crient leurs marchandises, fruits, thé, gâteaux, ou offrent des serviettes fumantes pour rafraîchir les visages en sueur; des enfants pleurent, des mères donnent le sein. Image réduite de toute la Chine où, pendant que s'agitent sur la scène généraux et politiciens, que la guerre et la famine ravagent des provinces, la vie familiale et par là même la vie individuelle de millions et de millions d'êtres continue paisible.

**

Pékin consacre les talents dramatiques et le vieux répertoire s'y transmet religieusement. Elle peut prêter aux riches cités du Sud ses acteurs; elle n'en admet pas qui n'aient été formés par elle. Elle est peut-être la dernière ville au monde où le cinéma n'a point éclipsé le théâtre; quatre salles au plus présentent à un public peu dense les productions Paramount, et de rares films chinois y ont été projetés. Par contre, vingt théâtres sont ouverts à une foule jamais rassasiée, quelques-uns l'après-midi et le soir sans arrêt.

Shanghai a le monopole du nouvel art; quelques belles Chinoises, telle May Wang, ont tourné à Hollywood. Je ne crois pas que d'ici longtemps elles s'imposent à l'admiration des lettrés pékinois, dont l'esprit subtil et raffiné se ment à l'aise parmi les mystères que leur présentent héros, génies et guerriers. Leurs pas les ramènent fidèlement vers le théâtre ancien, d'où les actrices sont exclues et où, parfois, les femmes ne sont même pas admises comme spectatrices; pour eux, l'écran mouvant n'est qu'une image de la vie banale, où le rêve n'a pas de place.

Le théâtre chinois est un exemple de ce qui est éternel dans la civilisation de ce peuple; c'est une des gloires de Pékin, et aussi une de ses raisons de ne pas mourir, d'en perpétuer le caractère antique.

III

Si le Pékinois a l'esprit le plus subtil et aussi le plus orné, il faut avouer qu'il sait se ménager des trêves bienfaisantes, où le repos et l'allégresse sont les seuls plaisirs recherchés. Le nombre des jours de fêtes est tellement grand que le gouvernement nationaliste tenta une réforme radicale dont les conséquences auraient pu avoir une importance égale à celles qu'entraîna la chute de l'Empire. Il s'agissait de substituer le calendrier romain au calendrier lunaire. Mais il est des métamorphoses qui dépassent l'entendement humain; le cerveau des Pékinois s'est complètement refusé à admettre une révolution dans le cycle des jours et des nuits. Il n'y eut pas révolte, même pas désobéissance, mais une incapacité totale à s'adapter à un état de choses qui bouleversait des idées trop vieilles pour pouvoir évoluer. Il en fut ainsi de par la Chine entière, avec moins d'évidence peut-être, mais l'échec de la tentative fut partout assez net pour ajouter une nouvelle preuve de l'impossibilité

de transformer brusquement un Chinois en un Européen!

Et la ronde des jours continue comme par le passé avec les haltes bienheureuses observées par les ancêtres; parmi elles le Nouvel An a un éclat tout particulier, tant par les croyances qui s'y rattachent que par les obligations sociales qu'il impose. C'est une fête joyeuse que celle du premier jour de la première lune, car elle apporte tous les espoirs permis du renouveau et laisse derrière elle tous les mauvais souvenirs de l'année morte. Aussi est-elle la plus grande solennité en l'honneur des esprits vivants, celle qui dure le plus longtemps, avec le plus de réjouissances et le plus de bruits. Mais elle est précédée d'une période douloureuse, qui accompagne l'agonie des douze mois révolus et se traduit par le paiement des dettes. Avant d'ouvrir la première page du livre neuf, il faut barrer d'un trait définitif les comptes en retard, et les tribulations causées par un tel effort expliquent bien la joie débordante qui y fait suite.

Dès le huitième jour du douzième mois, la fête s'annonce par l'offrande aux tablettes ancestrales du bol fumant, où le riz, la farine, la viande sont mêlés, et dont chaque membre de la famille prend une part, pour glorifier les liens de la fraternité. Au vingtième jour, la maison est rajunie; chez les riches, les portes laquées se parent d'un rouge éclatant, les fenêtres

d'un papier de riz immaculé; chez les pauvres, l'eau remplace les artifices coûteux; chacun s'ingénie à faire disparaître les traces d'un passé souillé. Au vingt-troisième jour, toute demeure, riche ou pauvre, sacrifiée à Tsao Chun, qui est le Dieu de la Cuisine, gardien du foyer, dont l'autel est près du fourneau, et qui, chaque année, monte au Ciel pour y faire son rapport sur la conduite de ceux qu'il a charge de surveiller. Il est d'usage d'offrir à ce dieu redoutable les mets les plus rares et les mieux préparés, afin qu'il se présente à l'Empereur des cieux plein de dispositions favorables. Après le vingt-quatrième jour, commence la petite nouvelle année, pleine d'embûches, car il s'agit en même temps de payer les dettes, de faire payer les arriérés, et d'acheter les présents rituels, fleurs de serre, pivoines qui fleuriront au moment propice, arbres nains, thé, fruits, soieries, bijoux. La vie du débiteur est, pendant ces quelques jours, faite de transes continues. Il n'a d'autre espoir que de demeurer invisible et de réapparaître seulement au matin du premier jour du premier mois; ainsi il aura gagné un répit qui durera jusqu'à la fête du Dragon. Mais quelle tâche pour lui d'échapper aux recherches du créancier qui peut le pourchasser, sa note dans une main, une lanterne dans l'autre, bien après le lever du soleil! Heureusement, l'astuce céleste est infinie et il existe un refuge suprême : la cour du tem-

ple du Dieu de la Cité, où, dans les derniers jours de l'année, des troupes ambulantes donnent des spectacles gratuits; là viennent se rassembler les débiteurs insolvables qui éloignent, de par leur nombre et leurs réactions possibles, les infortunés prêteurs.

Le trentième jour, alors que les soucis pécuniaires sont apaisés, tout est en joie; sur les murs, on colle les sentences de bonheur, sur papier rouge, jaune ou bleu, selon qu'il s'agit d'une demeure, d'un temple ou d'une famille en deuil. Pieuses inscriptions qui rappellent les ambitions essentielles : une descendance mâle, de la richesse et une promotion dans l'échelle sociale. Sur les portes, les caractères représentatifs de la félicité, de la vertu, de la longévité, voisinent avec les images renouvelées des dieux gardiens qui éloignent les mauvais esprits. Tous les membres de la famille sont assemblés; les absents sont revenus pour prendre part aux réjouissances, quel que soit leur éloignement; les plus aisés ont aidé les plus pauvres à se libérer de leurs dettes. La maison reçoit un dernier apprêt; dans la cuisine, les fourneaux ronflent, et quantité de mets sont préparés pour satisfaire les appétits des dieux et des humains, car, pendant plusieurs jours, tout travail domestique cessera; les citernes seront closes, les foyers éteints, pour permettre aux génies tutélaires de jouir aussi de leur congé annuel!

Avant de dire adieu à la dernière lune, l'assemblée adresse ses hommages au Ciel et à la Terre, aux Dieux du foyer, et aux tablettes des ancêtres, puis, oubliant toute peine, toute dispute, toute division, se partage le festin, plaçant ainsi l'An Neuf sous le signe de l'unité, de la paix et de la joie. A minuit, chacun présente ses vœux, selon un cérémonial immuable, et à nouveau, vers le matin, les dieux sont adorés et le maître ouvre la porte au bonheur en invoquant l'année qui commence. Alors, dans les cours, les pétards crépitent, et la ville entière, dont les rues sont désertes et les boutiques fermées, s'emplit d'un vacarme qui durera trois jours, temps nécessaire, semble-t-il, pour éloigner, pendant les douze lunes qui vont suivre, tous les génies malfaisants.

Au troisième jour, les Pékinois vont faire leurs dévotions à un de leurs dieux favoris, le Dieu de la Richesse, imités, par les musulmans dont le souci est pareil de se ménager les grâces du dispensateur des biens terrestres. Les pauvres eux-mêmes honorent leurs dieux de la fortune, qui sont cinq, et dont le culte est très moral, car la légende dit qu'ils furent des voleurs habiles mais qui ne se servirent de leurs talents que pour dépouiller les riches et les prévaricateurs.

Le travail reprend, vers le quatrième jour, pour les fonctionnaires et certains employés; pour ceux qui peuvent attendre, la trêve dure

parfois deux semaines. Et, immédiatement, une fête succède, celle des lanternes; à cette occasion, les personnes pieuses vont suspendre aux murs de Cheng Wu Ta Ti, le temple du guerrier qui suivit « le chemin de la vérité » et qui accorde la prospérité de l'âme, des lampions aux dessins multiples. Puis, au dix-neuvième jour, les filles récemment mariées peuvent visiter leurs parents, suivant en cela l'exemple des divinités secondaires, tels les cent génies, qui vont honorer l'Empereur de Jade, dieu Taoïste du Ciel.

Cent six jours après le solstice d'hiver, généralement au début du troisième mois, s'ouvre le printemps chinois, qui est la première solennité en l'honneur des esprits défunts. C'est un peu une fête de la Toussaint, car elle comporte une visite aux tombeaux des ancêtres. Vient ensuite la fête du Dragon, le cinquième jour du cinquième mois, qui célèbre les vertus d'un homme d'Etat de la dynastie des Chow. Ce ministre, disgracié pour avoir donné des conseils qui avaient déplu au souverain, après avoir prêché en vain la raison, se jeta dans le lac Tung Ting, le cinquième jour de la cinquième lune. Son corps ne put être retrouvé, mais les pêcheurs, qui avaient pour l'homme de bien une grande vénération, jetaient du riz dans l'eau pour apaiser ses mânes, Or, un jour, l'esprit de Chu Yuan apparut au-dessus des flots, disant : « Je ne puis re-

cevoir vos offrandes, car un dragon immense les saisit immédiatement et les dévore. Cachez-les dans de petits carrés de soie, que vous attacherez avec cinq fils de couleur différente. Ainsi le monstre n'osera point toucher à vos présents ». Et c'est de cette légende que date la coutume d'offrir à Chu Yuan, en ce jour du cinquième mois, des gâteaux de riz enveloppés dans des feuilles de bambou; le respect des Chinois envers les défunts est tel qu'ils ont, depuis longtemps, associé à cet hommage la commémoration de tous les êtres perdus dans les eaux de la mer et des fleuves.

Le sixième jour du septième mois, est célébrée une fête dont l'inspiration est très joliment romantique; c'est celle de la filleuse et de son amant le berger. Les deux héros sont personnifiés par deux étoiles, situées de part et d'autre de la voie lactée, que les Chinois appellent « le fleuve d'argent du ciel ». La déesse, qui tissait des vêtements pour les dieux, descendit un jour sur la terre, avec six de ses sœurs, pour y prendre un bain dans une rivière. Le berger surveillait son troupeau quand une de ses vaches lui parla, avec une voix humaine et lui dit : « Il y a là tout près sept filles du Ciel, dont la septième est la plus belle. Va et prends sa robe de soie, tu deviendras son époux et gagneras l'immortalité ». Le pâtre obéit, et, revenu sur la rive, la jeune déesse se sentit liée à la terre, tandis

que ses sœurs s'envolaient dans l'azur. Elle aperçut le berger et l'amour naquit dans les deux cœurs; ils vécurent heureux pendant trois années, mais les habitants du ciel, furieux de ne pas entendre le bruit de la navette, ordonnèrent à la fieuse de quitter la terre. La vache magique consola l'amant désespéré et lui indiqua le moyen de rejoindre sa bien-aimée. Mais, arrivé devant sa belle-mère divine, celle-ci traça une ligne dans la nue, qui devint le fleuve d'argent, changea les amants en étoiles et les plaça de part et d'autre, les condamnant ainsi à vivre séparés pour l'éternité. L'Empereur de Jade eut pitié de leur amour et il décida qu'une fois par an, durant la septième nuit de la septième lune, ils pourraient se joindre et s'aimer.

La deuxième grande fête des esprits défunts est celle « des génies affamés » qui a lieu le quinzième jour du septième mois. Elle a pour but d'apaiser les mânes de ceux qui n'ont pas eu de fils et que personne ne peut honorer comme il convient. Ces esprits errants ont leurs temples et leurs tablettes; des fidèles leur apportent des présents, non seulement pour satisfaire leurs désirs, mais surtout pour calmer leur inquiétude et les éloigner de la vie quotidienne. Les riches font dire des messes pour eux, et tant que dure la période pendant laquelle la porte de l'enfer est ouverte, les prêtres bouddhistes officient et participent aux festins.

La troisième fête des esprits immortels est aussi celle de la lune, au quinzième jour du huitième mois. C'est une fête de la nature, les moissons terminées, et les offrandes sont des fruits et des gâteaux. Elle est particulièrement éclatante, car elle coïncide avec l'époque de l'année où la lune est la plus brillante et où le ciel pékinois revêt sa plus belle parure pour la nuit. De nombreuses légendes accompagnent les rites; pour les Chinois, la Lune est un astre habité, où vivent le Lapin Blanc, pharmacien divin, et la grenouille géante, et Yueh Lao Yeh, le vieil entremetteur qui préside aux mariages. C'est à cette époque que les fiancés se déclarent, et l'hommage rendu à la Lune l'est en même temps aux dieux qui représentent l'amour, la beauté et le bonheur.

Le premier jour du dixième mois est la dernière fête vouée au culte des ancêtres; les tombes reçoivent la visite des membres de la famille, et, l'hiver approchant, des vêtements de papier sont brûlés sur les tumuli, pour éviter aux âmes vagabondes les souffrances du gel. Puis, les devoirs accomplis, un festin copieux récompense les humains fidèles à la tradition.

* * *

Je n'ai que brièvement décrit les fêtes religieuses, et si j'associe Pékin à ces manifestations

vivantes de la civilisation chinoise, c'est qu'elles ont conservé, dans la capitale historique, toute leur valeur et toute leur pompe. Les jeunes politiciens ont essayé de balayer les anciens usages, et ils ont fait œuvre vaine, car eux-mêmes, dans l'enclos secret de leur vie privée, obéissent aux mêmes lois ancestrales. Pékin, avec l'élégance qui lui est propre, n'a rien changé au rythme de la vie spirituelle, et je crois bien que la Chine entière lui en est reconnaissante et même les plus révolutionnaires parmi les disciples de Sun Yat Sen. Pékin, qui fut toujours le berceau des lettrés et des artistes, est aujourd'hui le foyer de l'esprit conservateur, dans le plus beau sens du mot, car elle a l'honneur de veiller à ce que ne périsse point tout le génie de la race.

Pendant les douze lunes, il est bien d'autres manifestations des croyances éternelles; je n'oublierai point de citer la fête des étoiles, et celles des villages, du chien qui hurle vers le ciel, des huit immortels, de la déesse des navigateurs, du dieu des remèdes, du dieu de la guerre, de la Parque chinoise, du dieu du feu, du double neuf... Il en est une que la République a fait disparaître, et je la regrette, car elle était la synthèse de toutes les croyances. C'était l'hommage que rendait l'Empereur, lors du solstice d'Hiver, prosterné sur le parvis de marbre, à l'Esprit du Ciel et à l'Esprit de la Terre, en venant rendre compte, à haute voix, de ses actes. Humilité du

Fils envers le Père, symbole divin du fondement même de cette civilisation qui repose sur la cellule familiale. Y eut-il geste plus noble que celui du Maître de ce vaste empire s'inclinant devant le Dieu Suprême et demandant, pour lui et pour son peuple, le pardon des fautes commises?

Les Pékinois n'ont pas voulu changer le calendrier lunaire, mais ils ont par contre accepté avec une soumission exemplaire les fêtes républicaines, qui ont augmenté le nombre des jours fastes; anniversaires de la révolution, de l'établissement de la république, de la première assemblée nationale, de la naissance et de la mort de Sun Yat Sen, anniversaires de deuil aussi, comme celui des outrages de Tsinanfou. Tout est prétexte au délassement de l'esprit et des sens, aux festins, aux échanges de cadeaux, aux illuminations, au bruit. Manifestations de la jeunesse éternelle de ce peuple millénaire qui ne peut pas considérer la vie terrestre comme un exil dans une vallée de larmes et pour qui l'âge d'or se manifeste encore par des jours ensoleillés où la joie est reine!

carnations, soit aux éléments, soit aux immortels du ciel taoïste, parfois même à un amalgame de divinités mal définies. Que les officiants en soient des moines bouddhistes en robe jaune, ou des lamas écarlates, ou des prêtres taoïstes à la robe bleue et au bonnet carré, ils ont, aux fêtes rituelles, les mêmes fidèles, venus se concilier les grâces des puissances invisibles qui peuplent l'air environnant. C'est seulement dans les quelques mosquées de la ville que la prière a son vrai sens, et, pour être moins stricts que leurs congénères de l'Islam, les musulmans chinois, qui sont à Pékin au nombre de vingt mille, observent scrupuleusement les pratiques essentielles.

Le peuple chinois n'est pas religieux, du moins au sens où nous l'entendons, car sa vie spirituelle n'est point soumise aux règles d'une doctrine codifiée et immuable. Il n'est pas uniquement superstitieux non plus, comme certains le prétendent, car le principe essentiel de ce qu'on peut appeler sa religion est la croyance à l'immortalité de l'âme. Il vaut beaucoup mieux parler de la morale chinoise, qui a son traité et dont les préceptes énoncés par Confucius se sont, malgré tous les bouleversements, transmis fidèlement pendant vingt-cinq siècles et ont modelé le cerveau de la Chine.

Confucius n'a rien d'un Bouddha, ni d'un Mahomet, ni même d'un apôtre et le beau titre

IV

Il est osé de parler de religion à propos de la vie spirituelle de Pékin. Et cependant, à voir le nombre des pagodes de l'ancienne capitale, dans ses villes chinoise, impériale et tartare, on pourrait lui décerner le titre de métropole religieuse. Pagodes accueillantes, toujours ouvertes, souvent paisibles dans les jardins; calmes retraites pour les bonzes souriants, au crâne rasé, et les moimillons quémandeurs. Elles se ressemblent toutes, surtout par leur état délabré, et par leurs autels où trônent les mêmes dieux, habitants du populaire panthéon bouddhiste. Certaines sont abandonnées, comme les temples du Tonnerre, du Dieu de la Pluie, du Dieu des Tempêtes, du Bonheur Eminent, où l'on adorait Kouan Yin, la déesse de la Miséricorde, et qui abrite maintenant une foire familière aux amateurs de curios. Mais d'innombrables sanctuaires demeurent, plus ou moins fréquentés, par suite plus ou moins riches, dédiés soit à Bouddha et à ses in-

sous lequel il est honoré, le Sage des Sages, est certainement celui qui le dépeint le mieux. Il accorde très peu de place, dans ses enseignements, à une puissance inconnue qui serait le souverain maître de toutes choses, mais contrairement à certains de ses disciples qui tombèrent dans le matérialisme, il invoque les Lois du Ciel, tout en laissant chaque être libre d'adapter ses idées sur l'au-delà aux règles de la vie morale. Ainsi, il devait plaire à ce peuple dont l'esprit entouré de mystère tout ce qui est difficilement saisissable par les sens; peut-être même a-t-il contribué à éloigner l'intellect chinois de toute science précise et à conserver à cette race son mépris apparent de la logique. Il a relégué dans l'ombre les problèmes troublants de l'origine des mondes pour n'enseigner que l'art de vivre une vie humaine. Respectueux de l'ordre établi, il concède au Souverain tout son caractère supra-terrestre et lui laisse toute sa responsabilité à l'égard de ces puissances célestes qu'il a négligé de définir. Mais c'est en prenant cette subordination comme exemple, du Fils envers le Père, qu'il a exalté la piété filiale au point de Périgier en un culte véritable. Piété qui se prolonge au delà de la mort et qui a engendré ce culte des ancêtres, que l'on peut présenter comme la grande loi qui explique non seulement l'âme chinoise, mais aussi l'état social de la Chine. L'âme des ancêtres plane, invisible

et présente, sous le toit qui abrite les tablettes; elle préside à tous les actes des descendants des morts, qu'elle contrôle, qu'elle inspire, qu'elle guide ou qu'elle égare.

L'honneur rendu aux pères s'étend aussi à tous ceux qui ont pour mission sur terre de diriger les hommes : le souverain, les professeurs. Et c'est ce qui explique la vénération de tout un peuple envers les lettrés, dont Confucius demeure le maître incontesté, culte qui, s'il a mis pour des siècles la Chine en tutelle, a du moins réalisé ce miracle, aujourd'hui singulièrement anachronique, d'établir une seule hiérarchie véridique, celle de l'esprit. Pour cela seulement, Confucius aurait mérité d'être honoré comme le Saint par excellence; mais, à cette maxime essentielle qu'est la dépendance du Fils envers le Père, il a ajouté des règles simples que devaient suivre les hommes au cœur pur : l'amour du prochain, l'obéissance aux lois, la modération des desirs, la maîtrise de soi-même.

**

C'est au VI^e siècle que le bouddhisme fut introduit en Chine, sous la dynastie bienveillante des Tang qui conseillèrent au peuple « la religion lumineuse », tout en évitant de rien changer aux traditions établies. De la doctrine primitive de Cakya-Mouni, et des quatre vérités fon-

damentales, je crains que l'esprit chinois n'ait conservé que la notion de la vanité de l'effort qui lui a ménagé ce fatalisme souriant et cette impassibilité, relative d'ailleurs, en présence d'un sort défavorable. Par contre, il y avait place, dans le ciel, pour des divinités nouvelles et le bouddhisme populaire a admis dans ses temples les mille et mille incarnations du Dieu. La doctrine est allée sans cesse s'altérant et le lamaïsme, déformation du bouddhisme, envahit peu à peu la Chine entière, très pacifiquement car, passées les frontières du Thibet ou de la Mongolie, les pouvoirs temporels des Bouddhas vivants n'ont jamais inquiété les autorités plus démocratiques.

Le confucianisme a pu vivre en parfait accord avec le bouddhisme, comme il le faisait depuis longtemps avec le taoïsme. Ce troisième culte, contemporain du premier, dérivé du Tao Te King de Lao Tse, est plus religieux, car il admet nettement une force supérieure, le Tao, antérieure au Ciel et à la Terre, éternelle et immuable. Plus profonde, plus mystique, la doctrine de Lao Tse aurait conduit à un renoncement total, à un concept nietszschéen avant la lettre, si l'esprit chinois, instable mais pratique, ne l'avait transformée et matérialisée. A l'âme immortelle qui, après une vie exemplaire, va s'unir à l'esprit du ciel et de la terre, le taoïsme populaire a ajouté la notion de la métempychose; il en

est résulté une doctrine de plus en plus vague, très imprégnée d'animisme, qui a mué en génies toutes les forces de la nature et créé une foule de divinités. Les vieux dieux chinois et ceux importés de l'Inde ont été intronisés dans le ciel taoïste avec les représentants des superstitions inventées par l'imagination fertile d'un peuple enclin à trouver du mystère à ce qui l'environne. L'univers est habité par des forces fastes ou néfastes, sans cesse actives, qu'il faut ou gagner ou éloigner, et une telle conception a engendré toute la corporation des prêtres taoïstes qui ressemblent étrangement à des charlatans.

On conçoit qu'en présence d'une morale et de religions qui ne s'opposent point, l'esprit chinois ait pu se livrer entièrement à la fantaisie, et c'est ce mot, dont j'exclus tout sens ironique, qui me semble le mieux caractériser la foi de ce peuple. Foi enfantine et craintive, par certains aspects, utilitaire par d'autres, qui se rattache cependant aux règles géniales de Confucius, de Cakya-Mouni, de Lao Tse, pour former un ensemble tellement eclectique qu'une secte moderne, dont le but louable est d'encourager la vertu sous toutes ses formes, a pu, dans son temple, édifier des tablettes ainsi dédiées : « A tous les saints personnages des religions de Confucius, Bouddha, Lao Tse »; « à tous les saints personnages de la religion de Jésus »; « à tous les saints personna-

ges de la religion de Mahomet ». Est-il au monde race plus hospitalière aux croyances humaines?

De tout ce qui obscurcit, pour notre intelligence, la compréhension de l'esprit chinois, il faut du moins se rappeler ce qui règle la conduite de la vie : les forces de la nature et la destinée de l'âme. Ainsi expliquera-t-on ces temples innombrables où les dieux sourient, grimacent, menacent, selon leur qualité, où les fidèles viennent prier ou remercier, selon que le malheur les frappe ou que le succès les favorise, où, dans l'ombre, résonnent les sourds appels des gongs et monte la fumée odorante des bâtonnets d'encens. Ainsi comprendra-t-on la présence, dans la vaste plaine pékinoise, de cette foule de tombeaux, de formes pareilles, mais de dimensions variables, qu'ombrent les cyprès ou qu'arrosent les sources vives, dans les lieux les plus calmes et les plus reposants, tandis que tout près la vie continue. La porte de la mort est, pour le Chinois, facile à franchir, car elle s'ouvre sur une éternité bienheureuse.

**

Il semble qu'ainsi décrite, la morale chinoise s'accorde mal avec les humiliations et les tortures infligées aux étrangers au cours des siècles et en particulier aux missionnaires, porteurs de

paroles de paix, qui prônaient cependant des vertus analogues à celles recommandées par les sages. Est-ce que la tolérance n'aurait été qu'un vain mot et le reproche de xénophobie serait-il fondé? Il est bien certain qu'il y eut, sur la terre de Chine, des martyrs de la foi chrétienne et qu'à l'heure actuelle il est encore des provinces d'accès difficile où prêtres et pasteurs payent de leur vie un isolement qui les laisse sans défense. Mais la raison de ces meurtres est-elle l'état même des victimes? Cela, je ne le crois point, et je suis sûr que mon avis sera celui de tous ces missionnaires qui ont partagé leur cœur généreux entre Jésus et les infidèles. Il serait trop long d'analyser les causes des diverses persécutions religieuses; celles-ci n'ont jamais été suggérées par un élan populaire, elles ont été une des manifestations les plus évidentes de la crainte du pouvoir impérial vis-à-vis des entreprises des puissances étrangères.

J'aime mieux rappeler l'accueil que reçurent, à la cour de Pékin, les ambassadeurs du Christ. Déjà les Nestoriens avaient, depuis le VII^e siècle, enseigné une nouvelle doctrine, et au XIII^e, le frère Jean de Monte Corvino était reçu à Kam-balick par l'empereur Koubilai et y fondait une mission. La chute de la dynastie tartare devait pour quelque temps entrainer le recul de la propagande chrétienne. A la fin du XVI^e siècle, le Père Ricci obtenait de Wan Li droit de cité à

Pékin, et les jésuites devenaient les astronomes de la cour. Au xvii^e, les missions étaient nombreuses en Chine et les jésuites de Pékin cherchaient à convertir en masse le peuple chinois en conciliant avec les principes de la vraie foi le culte des ancêtres. Le grand empereur Kang Hsi appuyait leurs efforts de toute son autorité. Mais Rome, influencée par les dominicains, condamna ce qu'elle considérait comme un schisme. La « querelle des rites » a sans doute, plus que toutes les révolutions, entravé pour des siècles l'évangélisation de la Chine. Au xviii^e siècle, après la mort de Kang Hsi, l'Église fut menacée et les religieux des provinces dispersés. Pékin a toujours été plus favorable aux apôtres; avec Kien Loung, les missionnaires rentrent en grâce, et parmi eux, ce frère Castiglione, dont les peintures firent l'admiration de l'empereur artiste. Mais en 1773, la compagnie de Jésus était supprimée et la mission de Pékin disparais-

sait. L'œuvre commencée par les jésuites ne fut pas abandonnée et, en 1785, deux prêtres de Saint-Lazare et un frère arrivaient à Pékin, premiers représentants de cette mission lazariste qui, depuis plus d'un siècle, fait partie de la vie spirituelle de l'ancienne capitale et est un témoignage éclatant des plus belles vertus de la civilisation occidentale. Elle devait, au cours du xix^e siècle, et jusqu'à la révolte des Boxers, con-

naître, comme les autres missions, des heures douloureuses. Non pas, je le répète, qu'elle se soit heurtée à l'hostilité de la masse; mais elle a été englobée dans la haine ressentie par les emperurs à l'égard des étrangers. C'est qu'en effet le temps n'était plus où le Fils du Ciel pouvait recevoir, du roi de France ou de l'empereur de Russie, des ambassadeurs, sans aucune crainte pour son empire. Les côtes chinoises étaient visitées par des navires armés de canons et nulle muraille ne les protégeait. Il semblait impossible de croire que les missionnaires étaient venus seulement dans le but de prêcher aux hommes la vertu sur terre et la paix de l'âme dans le ciel; ils étaient sans doute envoyés par les nations lointaines pour détourner le peuple de ses devoirs et ébranler sa soumission au trône.

Depuis que les Lazaristes remplacèrent à Pékin les jésuites, la mission a été française, sauf pendant une courte période, au début du siècle dernier, pendant laquelle elle fut dirigée par des religieux portugais.

Elle retrouva sa gloire grâce à Monseigneur Mouly, qui fut le premier grand évêque lazariste de Pékin et qui fut reçu, lors d'un voyage en France, par Napoléon III, avec des égards mérités. Ce noble prélat qui avait fait replacer, sur le clocher de la cathédrale du Nan Tang, la croix abattue par les infidèles, revint en Chine sur une frégate, amenant avec lui les

premières Filles de la Charité qui devaient fonder cette œuvre admirable des Enfants Trouvés et rééditer, dans la capitale tartare, les actes de saint Vincent de Paul. Monseigneur Mouly fit bâtir une nouvelle cathédrale, le Pé-Tang, et plusieurs églises; il redonna à la mission un tel prestige que les conversions augmentèrent rapidement. Après lui, Monseigneur Guierry, Monseigneur Delaplace, Monseigneur Tagliabue, Monseigneur Sarthou, continuèrent son œuvre. Mais une grande figure domine l'histoire de la mission : celle de Monseigneur Favier qui, réfugié avec ses chrétiens et ses missionnaires dans l'enceinte du Pé-Tang, défendue par les trente marins de l'enseigne de vaisseau Henry, subit, du 11 juin au 16 août 1900, les assauts des Boxers! Après la délivrance, il fallait relever la mission ruinée, rebâtir les églises incendiées! Ce fut la tâche à laquelle se consacra et succomba Monseigneur Favier, évêque énergique et souple, d'une activité étonnante, historien, administrateur, qui donna au vicariat de Pékin une impulsion décisive.

Il fut aidé par Monseigneur Jarlin, son coadjuteur depuis 1900, héros lui aussi du siège du Pé-Tang, et qui, pour le plus grand bien de l'Eglise et de la France, fut pendant trente ans l'évêque de Pékin. C'est avec un souvenir mêlé de respect et d'admiration que j'évoque ce vieillard au regard vif, un peu moqueur, dont la voix

chantante avait gardé l'accent joyeux et confiant de notre Midi. Prélat très pieux et très fin, doué d'une mémoire prodigieuse et d'un esprit subtil, grâce à quoi il savait dévider l'écheveau compliqué des intrigues chinoises, Monseigneur Jarlin a, je crois, au cours de son épiscopat, battu les records de ses confrères puisqu'il fit passer le nombre de ses chrétiens de quarante mille environ en 1900 à quelque trois cent mille aujourd'hui.

Je conseillerais peut-être en vain aux touristes des deux mondes qui visitent Pékin de consacrer quelques heures à la mission : ni Cook, ni l'American Express n'ont prévu ce pèlerinage dans leur programme de voyage. Ils y verraient cependant comment les missionnaires français conçoivent leur rôle; ils ne pensent pas seulement à gagner des âmes, ils savent aussi se pencher avec tendresse sur les misères humaines : témoins cet hôpital pour les pauvres, cet orphelinat pour les enfants abandonnés, ce dispensaire, cet ouvrage pour les petites Chinoises malheureuses! Tout près de la Ville Interdite, dans l'enclos silencieux qu'ombragent les vieux arbres et où les parterres de fleurs ajoutent à l'atmosphère de paix une gaieté souriante, la cathédrale du Pé-Tang se dresse vers le ciel, comme un symbole de l'esprit de charité innombrable qui anime ces lieux.

**

Ce n'est pas seulement parce que Pékin est le siège de leur mission principale que je dirai ma préférence pour les Lazaristes. Ils sont un peu les prolétaires de cette société cependant très démocratique que forment les missionnaires. Non point que je veuille insinuer qu'il est, dans l'Eglise, des clans analogues à ceux que sait si bien définir notre société laïque. Mais, tout au moins pour les profanes, les Jésuites représentent une aristocratie; les prêtres des Missions Etrangères ont un renom d'administrateurs avisés que leur a valu surtout, en Chine, le génie financier du Père Robert; les Dominicains ont l'éloquence du verbe. Les Lazaristes continuent, par leur amour des humbles, leur mépris des richesses, leur souci unique de l'apostolat, la règle imposée par leur fondateur saint Vincent de Paul, et à côté d'eux, les saintes filles de la Charité pratiquent les mêmes vertus. Ce serait toutefois laisser dans l'ombre tout un côté de leur action que de glorifier seulement leur foi robuste et leur dévouement envers le peuple chinois. Puis-je dire ici tout le caractère éminemment français de leur propagande? Plus près de la masse sans doute par leurs origines, ils sont, parmi les missionnaires, ceux qui ont le mieux compris la mentalité chinoise, obtenu le plus grand

nombre de conversions et inspiré la confiance la plus complète. Je ne voudrais point blesser leur modestie, mais il faut reconnaître qu'ils furent les mieux inspirés en ne se hâtant point d'accorder une approbation sans réserves à l'établissement d'une église purement chinoise. Et n'est-ce point à eux que la France doit d'avoir conservé, dans l'ex-capitale, qui sera toujours la métropole spirituelle de l'Empire, une mission française, malgré les avis trop empressés des cardinaux romains? S'il est vrai que la France, protectrice des intérêts religieux en Chine, peut compter à bon escient sur le zèle de ses missionnaires pour maintenir son prestige moral, elle n'a pas de meilleur soutien de sa politique traditionnelle que les humbles disciples de Saint Vincent.

IV

DERNIER REGARD

L'histoire de Pékin, au cours de ces vingt dernières années, me paraît résumer toute l'incertitude, tout le trouble que les changements profonds survenus après la chute de l'Empire ont jeté dans l'esprit de cette masse immense habituée, depuis toujours, à vivre selon les mêmes règles et à se soumettre aux mêmes lois. Mais l'image de la cité, et le caractère de ses habitants, sont aussi les preuves vivantes d'une civilisation vénérable qui a résisté à tous les bouleversements et à toutes les influences extérieures. C'est pourquoi la Chine doit demeurer une énigme à qui ne connaît pas Pékin, à qui ne s'est pas imprégné de sa substance.

La Chine entière, comme Pékin, cherche un

équilibré; naïve un peu, comme les vieilles gens et comme ceux qui espèrent un remède à leurs maux, elle se confie à des maîtres qui lui promettent un avenir meilleur et qui jusqu'ici ont failli à leur tâche. Il peut sembler aux observateurs superficiels que ce vaste territoire n'est que chaos; certes, le désordre est réel. Mais, je le répète, les politiciens trop vite modernisés n'en sont pas seuls responsables, Il n'en reste pas moins que la race conserve toute sa lucidité et tout son espoir. Je souhaite aux étrangers de venir à Pékin et d'y vivre un long séjour; qu'ils écoutent son histoire, qu'ils s'inspirent de son passé; qu'ils fassent, dans la campagne environnante, des promenades solitaires, qu'ils regardent penser ce peuple qui ne désespère pas. Ils entendront, j'imagine, les mêmes échos que ceux rapportés de mes conversations muettes avec les fantômes qui peuplent les palais, les jardins, les ruines, les temples; ils sentiront battre le cœur de toute la Chine immortelle.

Ce n'est ni à Shanghai, caricature de la Chine, ni même à Nankin, ville dont le passé s'est envolé avec les cendres, que ce pays parle à l'âme. Nulle part ailleurs qu'à Pékin ne se révèlent aussi nettement l'esprit immuable de la race et cette fidélité aux croyances, aux traditions, à la morale qui est l'essence même de la civilisation chinoise. Je ne ferai qu'une exception en faveur de la Colline de Pourpre où s'élève, aux portes

de Nankin, le mausolée de Sun Yat Sen, exception qui confirme d'ailleurs ce que j'ai dit des liens qui rattachent le passé au présent. Là, au pied de la montagne sacrée, dans un vallon de verdure, des chemins couverts de ronces, aux dalles usées, mènent, voies jadis triomphales, aux tombeaux des premiers empereurs Ming. Dans un cadre pareil à celui de la campagne pékinoise, quoique moins grandiose, les mêmes sépultures sont gardées, par les mêmes génies. Le même amour pour la terre chinoise a été sanctifié, à six cents ans de distance, sur la colline et dans le vallon désert. Ce n'est point par le seul fait du hasard que les descendants du Fils du Ciel et le père de la République chinoise, dont la vie se passa presque tout entière en exil, reposent dans le même lieu de paix.

L'époque actuelle peut bien être secouée par les orages; les ancêtres ont connu les mêmes tourments. Les générations qui se succèdent continuent à apprendre, dans les livres classiques, les préceptes qui doivent guider la vie de l'homme pur. L'esprit nouveau a pu troubler de jeunes cerveaux; le vieux monde chinois est assis sur des bases trop solides pour que les vents contraires viennent l'ébranler. Sun Yat Sen et les empereurs se sont retrouvés et le respect de tout un peuple est égal pour leurs mânes immortels...

Ce sont de telles preuves qui mettent en évi-

dence la force de la Chine, mais qui n'apparaîtront qu'après un contact intime avec elle, contact que Pékin seule accorde dans toute sa plénitude. Ici tout vit, tout parle, même ce qui n'est plus. C'est pourquoi Pékin, capitale aujourd'hui déchue, doit renaitre de l'abaissement où l'ont plongée les révolutions et les complots et redevenir la ville aimée des sages où l'existence, vécue comme le prescrivent les maximes, se déroulera sans heurts sous la voûte bleue de son ciel pur.

C'est sur cette espérance que je fermerai la porte de mes souvenirs. Pékin m'a confirmé dans l'idée que rien ne meurt et que la folie des hommes n'est que passagère. Les pleurs et les regrets ne sont point dignes des forts; il est toujours, pour les âmes choisies, des consolations souveraines. La ville aux toits d'or m'a laissé une impression de sérénité confiante que je ne saurais mieux traduire qu'en redisant ce très vieux poème d'amour, que calligraphia pour moi mon ami Tang Che et qu'aima d'Hormon, l'Européen le plus digne peut-être de s'asseoir parmi les lettrés pékinois :

« Vous me répétiez : « Nous vieillirons ensemble; en même temps que les miens tes cheveux deviendront blancs comme la neige des montagnes et la lune d'été.

« Aujourd'hui, seigneur, j'ai compris que vous aimiez une autre femme, et je viens vous dire adieu.

« Une dernière fois, versons du vin dans nos tasses. Une dernière fois, chantez la chanson qui parle d'un oiseau mort sous la neige, puis j'irai m'embarquer sur le fleuve dont les eaux se divisent pour couler vers l'est et vers l'ouest...

« Pourquoi pleurer, jeunes filles qui vous mariez? Vous épousez peut-être un homme au cœur fidèle, un homme qui vous répétera sincèrement : « Nous vieillirons ensemble... »

La jeune Chine a abandonné Pékin, mais la vieille cité peut avoir foi dans l'avenir et se bercer de la chanson de l'épouse délaissée; cette capitale divine aura toujours, pour l'adorer, des amants au cœur fidèle.

FIN

TABLE

Le Charme de Pékin.....	9
Pékin et la République.....	81
Pékin et la Vie de l'Esprit.....	133
Dernier Regard	181